

Recherches sur le tissu muqueux; ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de la poitrine. / Par M. Theophile de Bordeu, ... On y a joint une dissertation du même auteur, sur l'usage des eaux de Barèges, dans les ecrouelles.

Contributors

Bordeu, Théophile de, 1722-1776

Publication/Creation

A Paris : Chez Pierre Franç. Didot le jeune, Quai des Augustins, à Saint Augustin, M. DCC. LXVII. [1767]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pguhqdd7>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







60

14615 / A / L

myster

RESEARCHES

1850

OF THE



RECHERCHES
SUR LE
TISSU MUQUEUX,
OU
L'ORGANE CELLULAIRE.

RESEARCHES

SUR LE

TISSU MUGREUX

OU

FORNICATION

42550
RECHERCHES

SUR LE

TISSU MUQUEUX;

OU

L'ORGANE CELLULAIRE,

ET SUR QUELQUES

MALADIES DE LA POITRINE.

*Par M. THEOPHILE DE BORDEU;
Docteur en Médecine des Facultés de Paris
& de Montpellier.*

On y a joint une Dissertation du même
Auteur, sur l'usage des Eaux de Baréges,
dans les Ecouelles.

*Suum cuique judicium, & omnes, pro suo quisque
arbitratu, aliter atque aliter eâdem de re sentiunt.*

BALLONIUS.



A PARIS,

CHEZ PIERRE FRANÇOIS DIDOT LE JEUNE,
Quai des Augustins, à Saint Augustin.

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

RECUEIL

DE

QUESTIONS

DE

SCIENCE

NATURELLE

MATHÉMATIQUES

PHYSIQUES

CHIMIE

MÉTÉOROLOGIE

AGRICULTURE

MÉTIER

ARTS

MANÈGE

ÉQUITÉ

ÉCONOMIQUE

COMMERCE

FINANCES

INDUSTRIE

ARTS MÉTIERS

MANÈGE

ÉQUITÉ

ÉCONOMIQUE

COMMERCE

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CETTE Dissertation est annoncée dans les *Recherches sur la position des glandes & sur leur action*, Ouvrage qui n'a été imprimé qu'en 1751, mais qui avoit été entre les mains de quelques Médecins de Paris, nommément celles de M. Bruhier, Censeur Royal, dès l'année 1749 : c'est ce qui paroît par la date de sa première approbation, écrite de sa main sur le manuscrit conservé par l'Auteur.

Il fit cette Dissertation sur le Tissu Muqueux ou Cellulaire ; il forma son opinion sur cette matière, à Montpellier où il travailloit à l'Anatomie, & où il la démonstroît publiquement en 1743 & 1745. Ces démonstrations & ces études anatomiques se faisoient de concert avec M. de Lamure, illustre Professeur de cette Faculté, & suivant le vœu spécial de toute l'Université, qui avoit chargé l'Auteur de faire des leçons publiques.

Plusieurs Médecins partageoient ces travaux avec l'Auteur ; il les regardoit comme ses Maîtres & ses amis ; ils ont conservé les mêmes titres, depuis qu'ils sont répandus dans les Provinces, où ils

pratiquent la Médecine avec succès. Tels sont Messieurs *Venel*, Professeur à Montpellier, d'*Aumont*, Professeur à Valence, *Goirand*, Professeur à Aix, *Parade*, Médecin à Périgueux, *Delaures*, Médecin à Lauzun, *Raudot*, Médecin à Avalon, *Ligier*, Médecin à Clermont, *Pifis*, Médecin à Bryoude, *Hermant*, Médecin à Nanci, *Dulac*, Médecin à St. Etienne en Forez, *Pouget*, Médecin à Bazas, *Cordon*, Médecin à Paluau, *Barbuot*, Médecin à Semur, *Petit*, Médecin à Dijon, *Cisso*, Médecin à Lille, *Disse*, Médecin à Pau, de *Lilia* & *Rast*, Médecins à Lion, *Sol*, Médecin à Toulouse, *Joly*, Médecin à Genève, & plusieurs autres. L'Auteur se fit un honneur de leur dédier les Thèses qu'il soutint à la Faculté de Montpellier, & qu'il regardoit comme le fruit des conversations avec ses amis, ou plutôt des leçons qu'il avoit reçu d'eux. Ils n'ont pas sans doute oublié, combien de veilles employées, combien de dépenses faites, combien d'expériences essayées & notées dans les Amphitéâtres, les Hôpitaux, les Boucheries ! L'Auteur en rappelant ces traits, rend une sorte d'hommage à des amis qui viennent d'être nommés, & dont la liste feroit bien plus longue, s'il laissoit parler son cœur & la vivacité de

sa reconnoissance & de son respect pour ses anciens condisciples de Montpellier, ses vrais Maîtres, ceux auprès desquels il eut le plus d'occasions de profiter.

Il trouva de nouveaux Maîtres à Paris, Messieurs de *Senac* & *Lieutaud*, *Petit*, fameux Chirurgien (à la mémoire duquel l'Auteur doit aussi une marque de souvenir); surtout deux Docteurs Régens de la Faculté de cette Ville, M. *Ferrein* & M. *Antoine Petit*. Mais qui auroit pensé que presque seuls en état de répandre le goût de la bonne Anatomie, ces deux célèbres Professeurs se feroient trouvés dans le cas de se distraire de leurs savantes occupations Anatomiques? M. *Ferrein*, pour dissiper une cabale opposée à ses découvertes; M. *Petit*, pour combattre une foule de préjugés, enfans de l'ignorance.

Elle alloit marcher tête levée & bientôt de concert avec la perfidie, si la Faculté de Paris avoit pû méconnoître ses devoirs & ses intérêts, qu'on auroit voulu lui faire oublier; en essayant de la mettre de moitié dans des complots sagement pros crits par la Justice.

Tels ont été en effet le malheur & le bonheur de notre siècle. Les sourdes menées de l'envie osoient sortir de leur obs-

curité & vouloient prendre le ton : c'étoit le plus grand malheur qui put arriver à la Médecine. Les lumieres de la Faculté & l'autorité de la Justice y ont mis bon ordre : c'est un bonheur qui honore la Médecine & surtout la Faculté de Paris. L'envie n'osera plus se montrer, elle rampe dans la poussiere. L'ignorance est démasquée & vivement poursuivie à la satisfaction de tous les honnêtes gens. Le tems achevera de donner à la vérité un lustre qui fera connoître entièrement ceux qui l'auroient follement calomniée.

Il n'en est pas moins vrai que cette Dissertation auroit besoin, pour paroître au grand jour, d'être soumise aux lumieres des Maîtres de l'Art dont on vient de parler. L'Auteur n'a pû les consulter comme il l'auroit désiré; à peine en a-t-il parlé, en passant, à M. *Portal*, Docteur de la Faculté de Montpellier, déjà connu à Paris par son goût exquis pour l'Anatomie. Il prend la liberté de présenter cet Ouvrage à ces savans Hommes, comme il dédia autrefois ses Theses à ses amis. Il le leur offre & le leur recommande tel qu'il est, comme un foible gage de son attachement pour la partie de la Médecine qu'ils cultivent avec tant d'éclat.

Ils ont déjà vû cette Dissertation, en racourci, dans la These *an omnes corporis*

partes digestionis oppilulentur? soutenue aux Ecoles de Paris en 1752, & dans celle *utrum aquitaniae minerales aquae, morbis Chronicis?* proposée dans les mêmes Ecoles en 1754. M. Michel, Docteur de Montpellier, en a dit quelque chose dans le *Journal Economique*. On en trouve aussi une portion assez étendue dans l'*Idée de l'Homme Physique & moral*, Ouvrage dont le Public ignore encore l'histoire. M. Robert, Docteur Régent de la Faculté de Paris vient de parler de cette Dissertation sur le tissu cellulaire, ou du moins il en a publié une notice dans son *Traité des divers objets de Médecine*. M. Fouquet, Docteur qui jouit d'une grande réputation à Montpellier, en a aussi parlé dans sa Thèse, *Fibrae naturae, vires & morbi*. Enfin la *Dissertation sur les Ecouelles*, que l'Académie de Chirurgie daigna couronner pour le prix de l'année 1752, est calquée sur ces *Recherches concernant le tissu cellulaire*.

L'Ouvrage paroît aujourd'hui, tel (au fonds) que l'Auteur l'avoit d'abord composé à Montpellier, d'après ses Observations particulières & celles des Anatomistes qui l'avoient précédé. Comme cet Ouvrage n'est point une histoire des découvertes qui appartiennent aux divers

Anatomistes, ces Anatomistes n'y sont point cités; leurs opinions y sont supposées connues. C'est à ceux qui voudront travailler à la comparaison de toutes ces opinions, à leur donner la place qu'elles méritent, eû égard aux époques dans lesquelles elles ont vû le jour. L'Auteur n'a point eu un pareil travail en vue: il s'est contenté de placer dans sa Dissertation ce qui lui a paru le plus vraisemblable sur cette matiere. On peut avancer qu'elle n'a point encore été traitée comme elle le mérite, quoique le tissu cellulaire ait fait une fortune éclatante depuis quelques années.

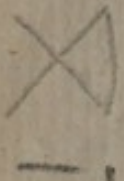
Si ces *Recherches* paroissent être de quelque utilité & qu'on prétende qu'elles sont puisées dans d'autres Ecrivains; l'Auteur en conviendra si l'on veut: si au contraire, on prétend que ce qu'il avance n'est d'aucune utilité; il en conviendra encore, avec le regret de n'avoir pû faire mieux. Cet Ouvrage avertira ceux à qui le hazard en procurera la lecture, de n'en jamais faire de pareils. Hélas! il y en a tant qui sont dans ce cas-là!

Au reste, ces *Recherches* ne sont pas seulement *Anatomiques*, en donnant à ce mot la signification dans laquelle on le renferme ordinairement (mal à propos,

sans doute). L'Auteur est d'un âge à pouvoir produire sa façon de penser sur la Médecine. On n'est plus en droit de forcer son suffrage, par l'autorité. Il a écouté pendant plus de vingt-cinq ans; il peut parler aujourd'hui. Ses Anciens terminent leur carrière; il leur devoit de se livrer, vis-à-vis d'eux, au respect & au silence, & de se vouer à la simple observation; il s'est acquitté de ce devoir. Ses Contemporains sont chargés du dépôt sacré de la Médecine: il peut & il doit s'ouvrir à eux, s'instruire avec eux, & leur parler en frere. C'est ce qu'il commence de faire aujourd'hui. Il peint une partie de ses doutes, de ses opinions, sur quelques maladies. Il rend compte de ce qui lui est arrivé & qui peut en raviser d'autres. Il n'a pas honte de le dire; forcé par son éducation à suivre les routes battues sur la pratique, il s'est souvent trouvé dans une gêne singulière. Il sentit enfin, à force de voir des malades, & croyant avoir acquis de l'expérience, qu'il n'avoit acquis en effet que l'habitude de compter des malades, dont les uns résistoient à ses remèdes & les autres succomboient. Etoit-ce-là avoir de l'expérience en Médecine, connoître les maladies & les traiter avec les connoissances nécessaires? Quelque Médecin ne s'est-il donc

jamais, proposé ce problème? L'Auteur est parvenu au point d'en faire l'objet principal de sa pratique. Il a crû démêler qu'on fait en général trop de remèdes; que des idées systématiques & de la compassion des Médecins, combinées avec la peur des malades & les usages nationaux, il résulte le plus souvent, des manœuvres plus étranges les unes que les autres: ces manœuvres sont cause qu'aucun Médecin ne peut bien connoître les maladies, & qu'aucun malade ne peut en guérir bien complètement; ni même, s'il faut le dire, mourir tranquille, lorsque son heure est venue. Tel est l'aveu que l'Auteur soumet dans cet Ouvrage, aux lumières de ses Confrères! C'est une sorte de problème qu'il ose leur proposer; il les exhorte à s'efforcer de découvrir la voie la plus simple & la plus sûre de traiter les maladies; il désire qu'ils évaluent une bonne fois pour toutes, tant de chimères théoriques, physiques, mécaniques, hydroliques, &c. Ces grands mots en imposent aux ignorans, surtout à cette espece de crieurs publics ou de parasites qui vont de maison en maison débiter leurs plates réflexions sur la Médecine, & qui mesurent un Médecin à leurs courtes & vaines notions, à leurs rêveries surannées, &c.

Déjà quelques Médecins légitimes paroissent s'être occupés de cet objet. M. *Menuret*, Médecin de Montelimart, & M. *Betbeder*, Médecin de Bourdeaux, se sont expliqués sur leur attachement à la Médecine d'*expectation*, dans un Ouvrage fort utile, mis au jour par M. *Richard*. On trouve aussi dans le *Journal de Médecine*, l'aveu d'un Médecin distingué, que M. *Roux* n'auroit pas laissé passer, s'il n'en eût senti la vérité. Ce Médecin (M. *Desbrest*, Médecin à *Cusset*, s'exprime ainsi : » Je » pense qu'il vaut beaucoup mieux ne pas » passer aux yeux du vulgaire pour fort » habile, en prescrivant beaucoup de remèdes & en tuant les malades, que de » paroître un Médecin ordinaire, en les » guérissant sans remèdes: les succès constants du Médecin qui gagne du tems » en temporisant, lui feront, à la longue, » une réputation sûre & brillante; tandis » qu'on se lassera de mettre sur le compte » des maladies les mauvais succès des » Médecins qui accablent leurs malades » de drogues ». M. *Desbrest* a sans doute été frappé de la vanité de cet axiôme, *sola remedia sanant*, (les remèdes seuls guérissent) qui a inutilement importuné & fait malheureusement périr tant de monde. C'est ce dont l'Auteur sou-

souhaite ardemment que ses contemporains s'occupent: on verra dans le corps de cet Ouvrage par quelles voies il est parvenu à sa maniere de penser: il la réduit à la simple exposition de ses embarras, & à demander du secours pour lui, pour les malades qu'il traite, & un peu aussi (à parler vrai) pour ceux que d'autres médicamentent.

F I N.

A P P O B A T I O N.

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre , *Recherches sur le Tissu Muqueux ou l'organe cellulaire &c.* L'Auteur de cet Ouvrage fait une Dissertation Anatomique très-détaillée & très-bien suivie du Tissu cellulaire & de ses usages ; ce qu'il en dit est très-utile pour donner plus de jour à la connoissance des maladies obscures & compliquées , pour en développer plus clairement les différentes causes & pour expliquer plus facilement par les symptômes qui les annoncent , tous les phénomènes qui dépendent de l'union , du rapport & du mécanisme de toutes les parties de l'économie animale. A Paris , ce 30 Juillet 1766.

C A S A M A J O R.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le Sieur DIDOT , Libraire , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recherches sur le Tissu Muqueux ou l'Organe cellulaire , & sur quelques Maladies de la poitrine. Recherches sur le poulx , par rapport aux crises , & Dissertation sur l'usage des eaux de Baréges pour les Ecouvilles.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi de faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit

audit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre Tiers audit Exposant , ou à celui qui aurait droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de Décheance du présent Privilege ; dont avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier - Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit Sieur de Lamoignon , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Gardes-Sceaux de France le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , Charte-Normande & lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seizième jour du mois de Juillet , l'an de grace 1766 , & de notre Regne le cinquante-unième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n^o. 983, fol. 84, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, le 8 Octobre 1766, GANEAU, Syndic.



RECHERCHES

SUR LE

TISSU MUQUEUX,

OU

L'ORGANE CELLULAIRE,

ET SUR QUELQUES MALADIES

DE LA POITRINE.

§. I.

L'ORGANE cellulaire , connue sous le nom de corps ou de substance cellulaire , est de toutes les parties du corps , la plus étendue , & celle qui a le plus d'usage ; elle nourrit tous les organes , elle en fait la base , elle les lie les uns aux autres & favorise ou entretient leurs rapports , elle est le siège de plusieurs

A

maladies & celui de beaucoup de phénomènes de l'économie animale; c'est ce que nous allons tâcher de prouver & d'éclaircir.

II. Il est bien difficile de trouver un ordre exact, pour décrire & détailler tout ce qui concerne cette importante partie; elle forme un vrai labyrinthe, où il ne paroît pas possible de distinguer la fin du commencement, & où l'œil de l'observateur se perd fort aisément. Nous commencerons par déterminer autant qu'il se pourra, la structure ou la composition de cette substance, ou de cet organe singulier, en le considérant dans le plus petit faisceau de fibres qu'il soit possible d'examiner.

III. On apperçoit en séparant ce faisceau de fibres, une sorte de *bave* ou de *glue*, dont les parties s'allongent jusqu'à un certain point, à proportion qu'on éloigne les fibres; cette colle forme le tissu cel-

lulaire, pris dans son origine ; ou plutôt cette colle n'est qu'une portion de tissu cellulaire.

IV. Elle paroît, étant examinée au microscope, un composé d'atômes ou de petits corps, collés les uns aux autres, rangés sans nulle sorte de symétrie, plus ou moins mols, & plus ou moins transparents ; elle est comparable à une gelée de viande, & ne semble différer que fort peu de ce que les Chimistes appellent le corps *muqueux* des végétaux : c'est pourquoi nous l'appellerons *tissu muqueux*.

V. On ne peut, pour le suivre dans ses progrès & dans ses changemens, trouver rien de plus convenable que d'examiner ce qu'il est dans le fœtus le moins formé, & ce qu'il devient dans les adultes : c'est le seul moyen d'avoir une idée exacte des degrés dans lesquels il a passé depuis le moment de la naissance ou de la formation de

l'enfant ; ses premiers matériaux ; c'est-à-dire , la sémence , pourroit même être regardée , à certains égards , comme une substance muqueuse ou cellulaire.

VI. Le muscle d'un poulet , n'est dans les premiers temps de l'incubation , qu'une espece de *bouillie* , un corps molasse , qui paroît homogène , & dans lequel on ne distingue ni fibres , ni vaisseaux ; les fibres paroissent ensuite , ou du moins le total du muscle n'est plus aussi *égal* & aussi ressemblant à un morceau de pâte ; ses parties se divisent , & viennent à se séparer les unes des autres ; elles acquierent une *organisation* plus évidente ; enfin les fibres & les vaisseaux se démontrent évidemment , & il reste dans leurs interstices de la substance *gluante* , plus ou moins tenace , qui est la vraie substance cellulaire.

VII. Elle n'étoit d'abord qu'un

sur le Tissue Muqueux. 5

amas gélatineux semblable aux pelotons de colle qu'on trouve dans le corps des vers à soie prêts à faire leur cocon ; c'est-à-dire , qu'elle n'étoit que du suc muqueux & nourricier, dans lequel les fibres se sont développées. Ce développement a rendu le total du suc nourricier, fibreux ou organisé ; il l'a partagé en un nombre infini de petites couches ou lames différemment collées les unes aux autres ; ces lames forment ou constituent une certaine quantité de substance cellulaire.

VIII. Cette substance a tiré sa dénomination des cellules qu'on a apperçu dans son intérieur ; ce n'est pourtant pas à dire , qu'il soit fort aisé d'appercevoir ces cellules ; elles ne sont pas , comme on pourroit l'imaginer , semblables à de petites vessies qui s'abouchent l'une dans l'autre ; elles n'ont rien de régulier, rien de symétrique , & on doit les

comparer aux intervalles que laissent entr'elles , les amas de laine ou de filasse ; il convient , pour en avoir une idée exacte , de recourir à l'inspection ; elle en apprendra plus que tout ce qu'on pourroit en dire.

IX. On verra qu'en séparant deux fibres adossées l'une à l'autre , on développe , ou plutôt on produit un nombre prodigieux de petits filamens muqueux , qui sont parallèles , & qui laissent entr'eux de petits espaces. Ces espaces étoient les endroits dans lesquels les fibres se touchoient immédiatement , où dans lesquels il n'y avoit presque point de colle ; or les petits espaces qui ne sont jamais dans le vivant tels que dans deux fibres qu'on sépare l'une de l'autre , existent cependant & forment les premières cellules du tissu.

X. Ce tissu se trouve non-seu-

lement dans l'adossément des deux fibres ; mais il les entoure chacune en particulier , & les deux & les trois en commun ; il en résulte de petits faisceaux ; chaque fibre est engainée dans sa couche de *mucosité* ; trois fibres adossées se tiennent par son moyen , & les trois font outre cela , entourées d'une autre gaine , & ainsi de suite. On pourroit donc diviser les couches du tissu cellulaire en *primitives* & *secondaires* , & en faire de plusieurs ordres , qui diffèrent par leur consistance : les couches primitives sont très-moles , les *secondaires* sont plus tendues , plus *membraneuses*.

XI. Il suit de ce qui vient d'être observé , que la *gaine poreuse* de chaque fibre , jointe à la pareille de deux fibres voisines , & les trois *gaines* entourées elles-mêmes par une autre générale, dont l'intérieur est collé aux trois particulières , ne font qu'une sorte de corps *spon-*

gieux, dans lequel il y a des cavités qui varient suivant le plus ou le moins de mouvement & d'écartement des fibres.

XII. Il paroît inutile de chercher des vaisseaux & des fibres dans cette substance cellulaire ; elle n'en a point qui lui soient propres ou qui entrent dans sa composition ; elle les soutient ou leur donne passage ; elle en reçoit même certaines propriétés : mais elle n'est pas plus tissue de fibres que la toile qui se fait sur le lait, ou bien que les membranes qu'*Hippocrate* avoit vu se former au moyen du sang battu dans l'eau chaude : ce que des *Modernes* ont donné comme une de leurs découvertes.

XIII. Il suit aussi de ce que nous venons de dire, qu'il y a dans l'interstice des fibres, à travers la substance cellulaire, des voies ouvertes, dans lesquelles les humeurs peuvent aller & venir en tous sens,

comme dans une éponge ; ce qu'on aura lieu de remarquer dans la suite.

XIV. Faites glacer un morceau de muscle bien macéré, vous verrez les glaçons des cellules, qui ont des figures fort inégales & très-irrégulières, se toucher les uns les autres ; ce qui démontre la communication qu'il y a d'une portion à l'autre, dans la substance cellulaire. On a déjà remarqué, pour prouver cette communication, que l'air poussé avec force, boursouffle toutes les parties : mais alors les cellules sont forcées & déchirées. Le moyen que nous proposons est plus simple & moins sujet à erreur.

XV. Comment cette substance si singulièrement tissue se nourrit-elle ? Voilà ce qu'il est bon d'examiner, avant d'aller plus loin ; si elle n'est qu'un suc nourricier épanché, & disposé en couches ou en lames qui ont plusieurs centres, comme nous

venons de l'indiquer, il est évident qu'elle ne se nourrit que par l'épanchement d'un nouveau suc nourricier, mis en couches comme le premier. Examinons la cause & la mécanique de cette distribution du suc nourricier.

XVI. Supposons toujours les trois fibres adossées & appliquées parallèlement, dont nous parlions ci-dessus; quelques gouttes de suc nourricier apportées par les vaisseaux & appliquées à une des extrémités des fibres, s'étendront sur toute leur longueur, & deviendront une espèce de *vernis*, ou de nouvelle couche de tissu muqueux; c'est ainsi que les corps plongés dans la cire fondue s'y couvrent d'une lame ou d'une couche de cire qui leur sert d'enveloppe. La force qui dirige le suc nourricier dans le cas dont il s'agit, n'est autre chose que le mouvement même de ces fibres, & les compressions

des parties du voisinage ; les vaisseaux , les nerfs , &c.

XVII. Le tissu muqueux se nourrit donc ou s'entretient , & s'étend par *juxta position* , comme on dit dans les écoles ; l'accroissement se fait couche par couche , ainsi que dans un corps sur lequel on applique du verni ; les premiers fibres sont égales dans tous les sujets ; *Lenvenhoek* a déjà observé que celles d'une puce sont aussi grosses que celles d'un bœuf ; ce sont des corps singulièrement organisés , qui ne changent jamais de figure , ni de grosseur , à proprement parler ; elles sont plus ou moins étendues , plus ou moins ridées , mais au fonds , elles sont les mêmes dans toutes sortes d'animaux ; ce sont les matériaux principaux du corps animal ; la nature les a tous travaillés de la même façon , & pour ainsi dire au même moule ; ils n'ont entr'eux , aucune différence réelle.

XVIII. Il y a même apparence, (pour nous borner à ce qui regarde le corps de l'homme), que non-seulement la constitution, l'état & la disposition primitive des fibres, sont les mêmes, mais que chaque organe est composé du même nombre de fibres, dans les adultes des deux sexes, comme dans les enfans; cette régularité cadre admirablement bien avec les loix générales de la nature.

XIX. Un muscle d'un géant n'a pas plus de fibres que celui d'un enfant; cela paroît paradoxe; cependant on ne sauroit prouver le contraire de ce que nous avançons, & notre opinion est plus que vraisemblable: en effet, le nombre des organes & des muscles est le même dans tous les hommes, leur figure est parfaitement ressemblante, leurs usages sont les mêmes; pourquoy le nombre de leurs fibres seroit-il différent?

XX. Ces fibres doivent avoir dans tous les sujets, la disposition ou l'organisation qui fait l'aptitude au mouvement & au sentiment: or cette disposition doit être *déterminée*; elle est *unique*, elle caractérise les fibres animales, ainsi que les figures primitives des métaux & des sels de la même espèce: les fibres des animaux sont donc égales, & le nombre de celles des organes correspondans est le même dans tous les hommes.

XXI. Leur force est peut-être égale, ou la même dans tous les animaux; la première fibre d'une puce est peut-être aussi forte que celle d'un Lion; elle a autant d'action, autant de mouvement; il n'y a du moins aucun inconvénient à l'assurer. Nous pensons donc que la différence qui se trouve entre les animaux qui ne sont pas de la même espèce, vient du nombre des fibres & de la manière dont

elles sont appliquées, pour exercer leurs fonctions ; mais non point, de la constitution primitive de ces fibres : ces différences sont les différences spécifiques d'un animal d'une espece, à un animal d'une autre espece.

XXII. Quant aux différences du plus au moins, qui se trouvent dans les animaux de la même espece, la grosseur des uns, ni les efforts dont ils sont capables ne supposent pas nécessairement plus de fibres, qui aient plus de force par leur nature, que dans un animal foible & débile de la même espece ; en effet, l'animal le plus gros & le plus fort peut devenir aussi grêle & aussi peu vigoureux que le plus foible de son espece ; tandis que celui-ci peut acquérir de la force & de l'embonpoint. On ne sauroit prétendre que l'un acquiert des fibres & que l'autre en perd ; ni qu'elles augmentent en diamètre

& en force réelle , dans l'un des sujets , & qu'elles diminuent dans l'autre : ainsi tous les yeux sont propres à voir les mêmes couleurs , & tous les goûts sont susceptibles des mêmes effets de la part des corps savoureux.

XXIII. Les changemens qui arrivent dans les animaux lorsqu'ils deviennent plus forts ou plus foibles , se font dans la substance cellulaire , qui rend les organes plus forts ou plus foibles , suivant que par l'application de ses couches , & de ses lames , elle laisse les fibres qui font l'organe du mouvement , plus ou moins en liberté. Il paroît aussi que le nombre de ces couches varie dans la plupart des sujets , joint à ce qu'elles sont formées d'une pâte plus ou moins imbibée de fucs aqueux , & par conséquent plus ou moins sèche ou tenace. Ce changement dépend toujours du mélange des parties essentielles

de cette pâte, qui sont au fonds les mêmes avec des suc's différens, aqueux, salés ou huileux, suivant les cas; or ces suc's salés, aqueux ou huileux, peuvent changer l'union ou la cohésion des parties de la substance nourricière ou cellulaire, sans changer la nature de ces mêmes parties.

XXIV. Ainsi la différence des âges, des sexes & des tempéramens, ne dépend que de l'abondance, de la position & de la consistance de la substance cellulaire, ou des gaines qu'elle fournit à toutes les fibres; celles-ci sont par-tout les mêmes, sauf qu'elles ne sont pas aussi allongées qu'elles peuvent l'être dans les jeunes sujets; ce qui joint à la surabondance de l'eau qui abreuve le tissu cellulaire & ses couches s'oppose apparemment à la liberté de l'exercice de leurs fonctions; ensuite cet exercice est troublé dans les vieillards par rapport

à un vice tout opposé, c'est-à-dire, par rapport à l'état de sécheresse, & par rapport à la cohésion trop forte des couches du tissu cellulaire.

XXV. Au reste, l'existence de ces couches & le mécanisme de la nutrition qui vient d'être exposé sont appuyés sur des preuves qui paroissent avoir la force d'une démonstration. M. *Petit*, Médecin, a fait voir, il y a longtemps, que le cristallin est composé de plusieurs couches de substance cellulaire, dans laquelle on ne peut distinguer des vaisseaux; M. *Petit* a aussi prétendu que le cristallin se nourrit par l'application des lames concentriques, dont les internes ou les plutôt formées, sont les plus dures, tandis que les externes, ou les plus nouvelles, ont à peine acquis la consistance *muqueuse*, & sont pour ainsi dire aqueuses.

XXVI. M. *Duhamel* a prouvé

que la nutrition des os se fait par l'application des lames qu'il nomme les productions du périoste, tant interne qu'externe ; ces productions sont du vrai tissu muqueux , qui vient à se durcir peu-à-peu , & qui est appliqué en couches concentriques (comme la matiere de la nutrition des arbres). Cette application se fait au moyen du périoste , sous lequel il se concret, au point qu'il acquiert la dureté de l'os : c'est ainsi , à-peu-près , que croissent les ongles & les cheveux.

XXVII. On pourroit encore rappeler la disposition écailleuse que tout le monde fait être dans l'épiderme ; il y a toute apparence que dans l'état naturel , ces écailles sont dues à une sorte de muscosité qui se concret ; on voit de même se former des écailles moins symétriques sur les vieilles plaies , sur les marques de la petite vérole , sur les cicatrices & sur les bords

des ulceres dartreux, qui sont quelquefois couverts de pellicules, même assez étendues; ces pellicules ne sont que des concrétions simples, d'une matiere qui suinte de la surface des parties affectées.

XXVIII. Ainsi la portion de la peau qu'on nomme corps *muqueux*, n'est autre chose qu'une sorte de vernis glaireux, étendu sur l'épiderme, il est plus ou moins épais & concret; on peut fort bien le comparer à cette écorce moyenne des arbres dont une portion tombe chaque année, changée en une espece de surpeau, & l'autre devient partie ligneuse; peut-être le corps muqueux nourrit-il, ou forme-t-il ainsi l'épiderme & la peau; mais celle-ci a son tissu cellulaire interne. D'ailleurs, elle reçoit des couches de la substance cellulaire qui recouvre les muscles, & elle a quelque chose de fibreux ou de musculueux.

XXIX. Ainsi les ongles sont faits de plusieurs couches transparentes & cornées, qui ont une ressemblance parfaite avec de la limphe concrete & cuite au feu; ou avec la substance nourriciere ou cellulaire concrete de même; ainsi les dents elles-mêmes se nourrissent par l'application des couches intérieures de l'émail qui repousse les extérieures: ce qui paroît évidemment dans les dents de quelques animaux, qui sont creusées & remplies chacune d'un paquet de mucosité cellulaire.

XXX. Jettons un coup d'œil sur la maniere dont se nourrissent les ligamens cartilagineux qui séparent les corps des vertebres; ces ligamens sont composés de plusieurs couches concentriques, & les plus extérieures sont beaucoup plus dures que les internes; celles-ci sont intimement unies à une substance gluante, pulpeuse, molasse,

qui répond à la partie moyenne du corps des vertebres, dans la concavité des couches ligamenteuses à leur centre commun; cette cavité est une espece de réservoir, d'où les couches prennent leur origine, non par des racines vasculieuses, comme on pourroit le penser, mais d'une maniere qu'il est bon de détailler, parce qu'elle éclaircit beaucoup ce qui regarde la nutrition & le tissu cellulaire de toutes les parties.

XXXI. Voici comment les couches de ces ligamens paroissent se nourrir & s'établir; les corps des vertebres pesent les uns sur les autres & se pressent mutuellement, dans les différens mouvemens de l'épine; cette compression fait que la partie pulpeuse qui occupe le centre est rejetée vers la circonférence en maniere de petits flots, elle s'y arrête & s'y concret, & forme des couches ou des lames

comme celles de la corne , ou comme celles d'un blanc d'œuf , qu'on trempe dans l'eau bouillante.

XXXII. C'est ainsi que la substance cellulaire croît & s'établit dans toutes les parties ; c'est ainsi qu'elle les nourrit , soit que les couches soient concentriques , soit qu'elles aient des centres différens ; ces variations ne dépendent que de la diversité des fibres sur lesquelles elles doivent s'appliquer , & de la disposition des différens organes qu'elles composent.

XXXIII. Or , cette disposition des organes dépend apparemment de celle des fibres nerveuses , qu'on peut très-bien regarder comme ayant à leur extrémité le germe de chaque partie qui se développe peu - à - peu dans la substance cellulaire. Les fibres nerveuses d'un muscle forment , par exemple , dans leur extrémité une espèce de moule qui s'étenda

d'une façon particulière, fait aussi que la substance cellulaire prend différentes formes; ainsi les couches pierreuses qui forment les madrepor^{es}, s'étendent suivant que les tiges d'une plante le permettent: telle est l'idée qu'on peut avoir de la contexture de chaque muscle & de toutes les autres parties qui varient entr'elles par la disposition primitive de leur germe, & par l'arrangement secondaire de la substance cellulaire: elle se trouve plus abondante, plus compacte, plus en couches, ou en cellules, suivant les différens organes, & suivant que leur germe a dû s'étendre dans le suc nourricier; ce suc est le même partout; il n'est autre chose, comme nous l'avons déjà souvent dit, que la matière de la substance cellulaire dont il est question.

XXXIV. Notre théorie s'accorde assez bien avec beaucoup de

phénomènes de l'économie animale ; surtout avec l'histoire des cicatrices. Les dissections des sujets qui ont eu des plaies, des ulcères, & auxquels on avoit fait des amputations, apprennent que toute cicatrice est établie sur un *endurcissement*, une sorte de *carnosité*, ou de *carnification* des parties voisines, qui ont changé de nature ; elles ont acquis une consistance pareille à la coëne de lard, dure, souple, homogène, sans fibres ni vaisseaux bien apparens, & d'une nature intermédiaire entre les ligamens, & les chairs proprement dites.

XXXV. Cette substance n'est autre chose que la cohésion des couches du tissu cellulaire, faite au moyen du suc nourricier, épanché dans leurs interstices ; ce suc s'est intimement uni à ces couches, comme étant de la même nature ; il les a pour ainsi dire *fondues*, & il a pris avec elles l'air d'un

d'un corps *continu*, ou d'un amas de substance homogène: c'est ce qu'on voit arriver aux points de contact des branches d'arbres sur lesquelles on a greffé une autre petite branche.

XXXVI. Suivez une plaie qui suppure, vous verrez la naissance de la *substance* dont il est question. Les chairs, ou le tissu cellulaire, commencent par être vivement tirillés vers la partie du voisinage qui a le plus de résistance, comme un os, par exemple, lorsqu'il s'en trouve à quelque distance de la plaie; c'est pourquoi toutes les cicatrices un peu profondes sont adhérentes aux os; la substance cellulaire collée au périoste tire celle des lèvres de la plaie; elle reprend son ressort, elle ramène les parties qui résistent le moins, c'est-à-dire, les lèvres de la plaie, qui n'est, elle-même, autre chose qu'une division des fibres qui entre-

tenoient l'équilibration entre les couches cellulaires du voisinage.

XXXVII. A proportion que la substance cellulaire adhérente à l'os ou au périoste tireille les bords de la plaie, & même son fonds, le suc nourricier s'épanche dans les interstices du tissu; il s'élève dans l'intérieur de la plaie elle-même, en tubercules irréguliers, connus sous le nom de grains charnus; ces grains sont fort ressemblans à un choux-fleur, ou pour mieux dire, à de certains amas de stalattites qu'on fait n'être produits que par un suc qui s'épanche goutte à goutte, & qui s'apierrit.

XXXVIII. Il y a toute apparence que les tiraillemens de la substance cellulaire, qui tend à se ramasser & à devenir *calleuse*, ne contribuent pas peu à la formation de ces grains charnus; ces tiraillemens font un nombre infini de petits étranglemens, dans lesquels le suc nourricier doit séjourner &

s'épancher, en se desséchant à proportion qu'il s'épanche; il se dispose aussi en lames très-multipliées qui sont concentriques, par rapport à la base de chacune des tubérosités: ces tubérosités ou grains charnues viennent peu-à-peu à se coller & à pétrir ou mouler la cicatrice; c'est-à-dire, un amas de couches de tissu cellulaire; lesquelles sont sans ordre apparent, parce que les épanchemens du suc nourricier se sont faits irrégulièrement, & sans l'influence particulière des fibres.

XXXIX. Voici la différence qu'il y a entre une partie cicatrisée ou le corps propre d'une cicatrice & une partie qui est dans l'état naturel; dans celle-ci les fibres nerveuses ou *primitives* qui lui servent de base, ont forcé la substance cellulaire à acquérir des modifications régulières; au lieu que cette substance étant livrée à elle-même dans une cicatrice, elle se concret

irrégulièrement, par la propriété qui lui est naturelle, & que la chaleur du corps favorise avec les battemens des vaisseaux.

XL. La substance cellulaire paroît avoir un penchant singulier à s'étendre; c'est-à-dire, que le suc nourricier qui en est la base se concret aisément, & fait des especes de végétations irrégulieres, lorsqu'elles ne sont pas modérées & dirigées par les premiers fibres d'une partie; c'est ce qui arrive dans toute cicatrice où les nerfs ne font rien, & où les vaisseaux sanguins ne font à peine que fournir quelques filets de sang, qui se fraye des routes dans la substance cellulaire: ces especes de canaux ne forment jamais de vrais vaisseaux comme on peut s'en convaincre en injectant une partie cicatrisée; par exemple, le moignon d'un membre; l'injection s'épanchera par des crevasses irrégulieres, (ce qu'on voit aussi arriver au tissu

cellulaire du méfattere , du poulmon , de la rate) au lieu de représenter un tissu régulier de vaisseaux. Cette régularité n'a lieu que dans le développement des vaisseaux sanguins , arteriels & veneux , dont le cœur est comme le bulbe , & dont les branches s'étendent à travers le tissu cellulaire , non sans y acquérir des couches de mucosité , au profit des fibres principales qui constituent les vaisseaux proprement dits.

XLI. Cette doctrine des couches de la substance cellulaire , jointe à ce que nous avons dit de *l'immu-*
tabilité des fibres nerveuses ou primitives , porte quelques lumières sur la théorie de l'inflammation ; puisqu'on trouve dans toutes ^{les} parties inflammées une espece de noyau , un épanchement de suc muqueux qui est une maniere de cicatrice apparente , même après la résolution de l'inflammation ; ainsi beaucoup

de maladies aiguës & chroniques dépendent de la disposition de la substance cellulaire: elle prend bien des modifications; elle se *concret*, elle s'*exfolie*, elle se mêle singulièrement avec les humeurs, sans parler de bien d'autres phénomènes.

XLII. Que penser après tout ce qui vient d'être exposé, des assertions qui se trouvent dans bien des Auteurs, au sujet des maladies des fibres? La *rigidité*, la *lâcheté*, la *sécheresse*, la *débilité*, la *délicatesse*, la *grossièreté* auxquelles on a prétendu qu'elles étoient sujettes, ne s'accordent guère avec la constitution fixe & immuable que nous avons dit leur appartenir; il vaudroit mieux, sans doute, attribuer tous les accidens dont on donne pour cause la disposition propre & personnelle des fibres, à la disposition des couches du tissu cellulaire; d'ailleurs ce qu'on a dit des fibres simples doit s'entendre des faisceaux de fibres dont la plus grande

portion n'est que du tissu cellulaire ; mais toutes ces maladies qu'on attribue aux fibres en général , ne sont que des façons de concevoir les choses , des approximations , des suppositions étayées par un imagination qui simplifie les objets ; ces états ou ces maladies générales ne se trouvent pas dans les malades ; elle sont idéales & imaginaires , & elles peuvent tout au plus servir , comme les infinimens petits , ou comme le point sans étendue servent aux Mathématiciens. Les esprits scholastiques aiment à réduire ainsi les choses sous des points de vue d'où ils partent pour étendre leur théorie , ou pour ~~finir~~ ^{faire} dans les écoles des loix générales : ces loix peuvent plaire à la multitude & aux esprits légers ; mais on est toujours forcé de les abandonner au lit des malades. On évalue alors ces spéculations frivoles ; elles n'amusement que les gens sans expérience.

XLIII. Passons à un examen plus circonstancié des couches du tissu muqueux ; ce qui nous conduira de plus en plus à des questions importantes dont l'éclaircissement dépend de la connoissance de cet organe. Nous ne l'avons considéré jusqu'ici que comme une substance homogène qui sépare les fibres & qui les lie les unes aux autres ; nous avons surtout examiné le tissu cellulaire des parties les plus déliées ; avançons & examinons la façon dont la substance cellulaire entoure ou engaine les organes considérables qui occupent les différentes régions du corps.

XLIV. On ne peut s'empêcher de regarder comme des portions du tissu cellulaire , certaines membranes , telles que le péritoine , la plevre & quelques autres ; ces membranes paroissent évidemment être des lambeaux de ce tissu qui ont été tellement rapprochés par les parties voisines , qu'~~elles~~ ^{ils} ont

formé des membranes lisses & polies, surtout du côté le plus sujet aux frottemens.

XLV. Or, le péritoine n'est qu'une espece de poche très-lisse, & très-polie dans sa face interne. Cette poche ne contient aucun viscere dans sa cavité; tous les Anatomistes en conviennent; elle les tapisse pourtant, & leur fournit des gâines particulieres, elle les recouvre; enfin ses duplicatures composent le mésentere & les ligamens du foie, ceux de la vessie, de la matrice, &c.

XLVI. Ce n'est pourtant pas à dire que le péritoine ait toujours été en effet une seule poche, qu'on pourroit imaginer avoir été appliquée sur tous les visceres; cette maniere de concevoir le péritoine n'est qu'imaginaire; il n'a été tissé que de plusieurs lambeaux de substance muqueuse qui couvroient intérieurement les muscles du bas

ventre, & les visceres eux-mêmes; ces lambeaux d'abord séparés & étendus en feuillets se feront réunis & auront été polis & applatis par les compressions des parties voisines.

XLVII. En un mot, la portion du péritoine qui couvre le foie, lui appartient; tandis que celui qui couvre la rate appartient aussi à ce viscere, & ainsi de tous les autres; cette membrane est une espece de surpeau interne, produite par toutes les parties qu'elle couvre; mais dont les différentes portions se sont réunies de si bonne heure & si intimement, qu'il est impossible de les distinguer.

XLVIII. Quoi qu'il en soit, la poche, qu'on appelle ordinairement la membrane interne du péritoine, n'est qu'une espece de vessie dont la surface externe tient à mille lambeaux, qui sont comme ses appendices; ces lambeaux vont se plonger dans les parties voisines, & on

les appelle ordinairement la lame externe du péritoine : ce sont des portions de tissu muqueux, qui sont moins près de l'état de membrane que celles qui composent la lame interne.

XLIX. La lame externe recouvre les parties du bas-ventre ; au lieu qu'on peut examiner & visiter, pour ainsi dire, toutes ces parties, sans entrer dans la cavité de la lame interne ; l'externe se plonge dans le tissu des viscères. Suivons-la dans le foie : on la trouve surtout à l'entour des gros vaisseaux de ce viscère, elle les environne & les engaine. On peut la poursuivre jusqu'aux derniers petits vaisseaux capillaires ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle suit ces vaisseaux jusqu'à ce qu'ils dégénèrent eux-mêmes en substance muqueuse ou pulpeuse ; il y a toute apparence que les vaisseaux finissent plutôt que le tissu cellulaire ;

il est au moins certain que celui dont nous parlons ici va se perdre dans la substance du foie, & qu'il la pénètre pour aller rejoindre la lame externe dans l'endroit où elle couvre ce viscere.

L. On fait qu'en détachant la lame externe du péritoine de dessus le foie, on apperçoit un tissu lanugineux très-fin, qui ser voit de colle à la membrane : ce tissu n'est qu'une expension de celui qui a suivi les vaisseaux du foie : mais il y a encore une autre portion du même tissu qui compose le corps du viscere lui-même ; de maniere qu'il est presque tout formé par cette substance, sauf les vaisseaux, les nerfs & les conduits biliaires ; la premiere couche lui sert d'enveloppe générale ; une autre suit les vaisseaux dans toutes leurs divisions, & les engaine ; une troisieme enfin sert de base ou de fondement sur lequel les vaisseaux

étendent leurs ramifications ; au reste ce que nous regardons ici comme trois portions , n'est qu'un même tissu , dont les parties sont plus ou moins fermes ou délicates. D'ailleurs , nous considérons le viscere & son tissu cellulaire , non point tel qu'il fut originairement , mais tel qu'il est dans l'adulte ; & cette considération fait surtout connoître les différentes directions que pourroit prendre une matiere contenue dans les différentes portions de tissu cellulaire.

LI. On vient de voir que la lame interne du péritoine ne contient rien dans sa cavité ; cette assertion paroît paradoxe à ceux qui n'ont pas consulté la nature & les Anatomistes modernes : le fait n'en est pas moins vrai ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on peut avancer au sujet de la lame externe, ce qu'on dit de l'interne : l'externe ne contient rien dans sa cavité ,

non plus que l'interne ; elle recouvre les vaisseaux , elle les suit , elle leur fournit des gâmes , elle s'allonge autant qu'eux , sans leur donner jamais passage dans sa cavité. La plus légère attention suffit pour faire comprendre cette contexture singulière. Ce que nous venons de dire du foie , doit s'entendre de tous les autres viscères du bas-ventre , avec les exceptions que chacun doit savoir par l'histoire du péritoine qu'on trouve dans les Traités d'Anatomie. Il faut surtout exactement remarquer la manière dont le tissu cellulaire du mésentère qui couvre & pénètre les fibres des intestins , va se perdre dans leur membrane interne &c.

LII. La plevre est formée par deux sortes de poches qui viennent s'adosser : de cet adossement résulte le médiastin. Il en est de ces poches comme de celles du péritoine ; elles ne sont que des por-

tions du tissu cellulaire, du poulmon, des muscles intercostaux & du diaphragme; ces portions s'étant réunies par les compressions réitérées de toutes ces parties, se font aussi collées & ont tissu une sorte de membrane qu'on peut prendre dans l'adulte sur le pied d'une poche qui ne contient rien dans sa cavité non plus que le péritoine, & dont la surface interne est extrêmement lisse & polie. Quant à la surface externe, elle est raboteuse, pleine de lambeaux qui percent les différentes parties qui leur répondent, en leur fournissant des gâines, de même que les portions de la lame externe du péritoine recouvrent les vaisseaux & les viscères. Ainsi la portion de la plevre qui couvre & pénètre le poulmon, s'incorpore avec son tissu spongieux, ou le suit jusqu'à la trachée artère & ses rameaux. Nous poursuivrons dans un mo-

ment d'autres productions cellulaires de la plevre, & nous parlerons de leur union avec celles du péritoine & des autres parties ; passons à l'examen d'une portion de tissu cellulaire qui fait une sorte de poche plus singuliere encore que les deux précédentes.

LIII. La pie-mere est cette poche ; ceux qui l'examineront avec soin se convaincront aisément qu'elle a un rapport parfait avec la plevre & le péritoine , ou les poches du tissu cellulaire qu'on nomme ainsi ; elle recouvre comme elles un viscere , ou du moins sa surface externe ; mais ce qu'elle a de singulier c'est qu'il paroît d'abord qu'elle le contient dans sa cavité , ou que du moins il n'est pas évident qu'elle ne fasse que le recouvrir simplement. Cependant un peu d'attention & quelques coupes du cerveau feront voir qu'à la vérité la pie-mere entre dans le

corps de ce viscere, & qu'elle en suit les vaisseaux; mais elle ne les laisse pas parvenir dans son intérieur; elle se replie pour les suivre, ce qu'elle fait aussi à l'égard des portions du cerveau. Enfin on peut comparer cette membrane à la plevre & au péritoine; elle a ses prolongemens particuliers, ses duplicatures & ses productions; elle forme une espece de poche ou de vessie appliquée sur le cerveau, de maniere que la masse de ce viscere & ses prolongemens font faillie vers la cavité de la poche sans y entrer réellement; puisqu'une portion de cette même poche les empêche de pénétrer dans sa cavité. Il semble d'abord que la dure-mere pourroit être prise pour la lame externe du tissu cellulaire de l'intérieur du crâne, mais elle n'est qu'une véritable membrane tendineuse ou musculuse, semblable au périoste; elle est bien différente

des poches de tissu cellulaire dont nous parlons ici.

LIV. Telle est donc la maniere dont le tissu cellulaire recouvre les visceres des trois cavités du corps. Quant à la substance de ces visceres il n'en faut pas juger comme des fibres musculaires (n. 16), ou les couches cellulaires sont arrangées symétriquement & en gaines cylindriques, dans lesquelles glissent les fibres. La contexture des visceres n'est pas la même. La substance cellulaire y est placée beaucoup moins régulièrement. Elle est moins organisée; elle est comme une éponge. Elle approche d'un morceau de pâte nourriciere brut. Aussi la chair des visceres est-elle moins mobile, moins animalisée, si on peut parler ainsi. Les Anciens l'appelloient *perenchime*. Les Modernes ont essayé de chasser cette dénomination; ce qui est un petit mal. Mais ils ont voulu donner une forme particu-

liere & bien déterminée au tissu des visceres, à quoi ils n'ont point réussi. Il en faut toujours venir à quelque chose de pulpeux, non vasculaire, non vésiculaire, qui n'est que de la muscosité, ou une premiere couche de tissu muqueux.

LV. Venons à une autre portion considérable de tissu cellulaire. L'épiderme & la peau étant enlevés, il reste sur tout le corps une *couverture* générale : c'est une enveloppe ou une espece de *sac* qui contient toutes les parties, & qui se trouve par-tout ; à la tête, au col, à la poitrine, au bas-ventre & aux extrémités. Celle-ci n'est pas lisse & polie comme les trois précédentes ; sans doute, parce qu'elle n'est pas aussi comprimée & qu'elle essuie moins de frottemens. D'ailleurs elle est plus ou moins épaisse dans ses différentes parties & dans les différents su-

jets, & sa surface externe comme l'interne est *raboteuse* ou pleine de prolongemens. Enfin elle est le siège de la graisse qui ne s'accumule que dans quelques endroits des trois poches intérieures.

LVI. Elle n'en a pas moins l'air d'une sorte de *couverture*, de *vessie* ou de *sac*, comme les trois précédentes; on peut même la diviser en trois grandes portions qui font comme des *sacs* à part; celui de la tête & du col; celui de la poitrine & du tronc, & celui (ou les quatre) de chaque extrémité; voilà donc quatre poches plus ou moins étendues, qui ont bien des usages qui ne peuvent être connus sans entrer dans un détail au sujet de leurs productions & de leurs liaisons. Ces productions sont un vrai labyrinthe; il est étonnant qu'aucun Anatomiste n'ait fait des efforts pour tâcher de s'y frayer quel-

que route; essayons de débrouiller cette matiere qui ne peut être regardée comme indifférente, que par ceux qui n'aiment que des connoissances superficielles.

LVII. Attachons nous à la portion qui recouvre le tronc, & commençons par celle du bas-ventre & de la partie du dos qui lui répond. Cette portion est collée à tous les muscles par des productions qui pénètrent jusques dans l'intérieur du bas-ventre; en effet, on verra en suivant les productions du tissu qui recouvre le bas-ventre, dans les endroits où les muscles sont charnus, qu'en passant d'un faisceau musculaire à l'autre, on arrive enfin à la lame externe du péritoine; c'est-à-dire, que cette lame fait corps avec le tissu cellulaire qui recouvre tout le bas-ventre, ou bien que le péritoine & la couche externe répondant à la peau, font une production

l'une de l'autre, ou que du moins elles peuvent être regardées sur ce pied-là.

LVIII. Mais la communication du tissu cellulaire externe avec l'interne ne se fait pas, comme on pourroit le penser, par la voie la plus courte, du moins dans tous les endroits : le tissu cellulaire fait plusieurs détours, il suit des voies tortueuses pour aller du dehors au-dedans ; les parties qui répondent à l'interstice des muscles, vont assez droit ; mais il en est peu de cette espèce ; parce qu'il est peu d'endroits, ou les vuides que laissent les différens vaisseaux des muscles du bas-ventre, se rencontrent directement : un muscle bouche les vuides que l'autre laisse.

LIX. Le tissu cellulaire entoure chaque muscle avant de passer outre ; c'est-à-dire, qu'il fait le tour des muscles & forme la mem-

brane commune. On fait que chaque muscle a la sienne : ces membranes communes sont comme des *poches* particulieres ; elles se joignent par leur surface externes ; leur union se fait par des productions lâches ou qui sont du moins beaucoup plus molasses que le corps de la *poehe* qui recouvre le muscle. Celle-ci forme une couche à part, comme le péritoine & la pleuvre ; elle a été rendue lisse, polie & plus tendue par les différens mouvemens des muscles ; son tissu est devenu plus ferré ; c'est une *poehe subalterne* assez solide, mais plus mince que la principale ; elle fait par rapport à bien d'autres qu'elle renferme, ce que la couche commune ou externe fait pour elle. En un mot, chacune de ces poches particulieres qui recouvrent les muscles, tiennent par leurs cavités à une prodigieuse quantité d'autres qui vont servir de gaine aux diffé-

rens faisceaux de fibres auxquels ils servent d'enveloppe ; comme la gaine qui leur donne naissance , le fait par rapport au corps de tout le muscle.

LX. On doit regarder toutes les couches de tissu cellulaire appartenant à un muscle comme des balons circulaires contenus les uns dans les autres , qui vont en diminuant à proportion que les faisceaux de fibres diminuent : ces balons deviennent aussi, à proportion, plus tendres & plus délicats, jusqu'à ce qu'ils soient pulpeux, baveux & muqueux, comme nous avons prouvé ci-dessus qu'ils le sont. (n. 4.) On voit par là, les détours que fait le tissu cellulaire pour pénétrer du dehors au dedans, & du dedans au dehors, si on veut le suivre dans les parties par lesquelles il recouvre les muscles. Mais nous l'avons déjà dit ci-dessus, il est des parties dans

dans lesquelles cette communication se fait beaucoup plus vite ; les poches des muscles s'adossent & se collent l'une à l'autre par des portions du tissu cellulaire ; la route que l'on pourroit se frayer du dehors au dedans , par les points de communication seroit fort courte ; telle est à-peu-près la voye que suivent ceux qui enfoncent des épingles dans leurs bras ou dans leurs jambes ; ils séparent les fibres sans les diviser , ils suivent la direction des productions lâches du tissu cellulaire.

LXI. Il convient de faire attention à la partie postérieure de cette couche cellulaire du tronc , vers les fesses & le fondement ; elle communique ici beaucoup plus immédiatement qu'ailleurs , avec le péritoine ou sa membrane externe ; le rectum est entouré d'une gaine qui appartient autant au tissu cellulaire du dedans qu'à

celui du dehors. D'ailleurs le tissu du tronc est plus ou moins épais, dans ses différentes parties, il est très-mince vers les bourses; le tissu cellulaire de celles-ci, surtout celui qui suit les testicules, appartient au péritoine; en revanche le tissu cellulaire est fort épais vers les lombes, & il porte sur une partie absolument tendineuse, sur laquelle il glisse. Ainsi le tissu cellulaire des muscles des lombes qui sont sous cette lame tendineuse, appartient plus au péritoine qu'à la couche extérieure. Celle-ci est encore épaisse & compacte vers le pubis, elle y est renforcée par des fibres tendineuses des muscles du bas-ventre; enfin elle est divisée en deux portions latérales, antérieurement par la ligne blanche, & postérieurement par une ligne qui suit la direction de l'épine jusqu'au fondement & au raphé, comme nous le dirons dans la suite. Toutes ces dis-

Sur le Tissu Muqueux. 51

positions sont remarquables; on les trouve dans tous les sujets; la couche cellulaire est plus ou moins épaisse & compacte; mais elle a toujours la même position, les mêmes liaisons & les mêmes divisions.

LXII. Venons à la partie de cette poche extérieure qui couvre la surface antérieure & postérieure de la poitrine; celle-ci répond à la plevre comme la précédente répond au péritoine; elle fait les mêmes circuits autour des muscles, elle envoie les mêmes productions; tout est égal, aux différences près qui viennent de la position & du volume des muscles que chacun doit connoître. Ce que cette portion a de particulier, se trouve surtout à l'endroit des mammeles; ici elle est fort épaisse & lâche dans les deux sexes; elle s'étend sous le creux de l'aisselle où elle est encore plus lâche & fort accumulée;

la portion qui répond à la mam-melle ne paroît pas aussi liée à la plevre que celle du creux de l'aisselle. Quant à la portion du dos, elle n'a rien de singulier, si ce n'est qu'elle est divisée postérieurement en deux parties vis-à-vis l'épine du dos, comme l'antérieure l'est de même vis-à-vis le sternum, entre les deux mammelles; ces sortes de divisions sont des étranglemens naturels qu'il est bon de connoître & dont nous parlerons ailleurs.

LXIII. La *poche* qui recouvre le col, le crâne & la face, mérite beaucoup d'attention; elle fait d'abord le tour du col, en se joignant vers sa partie antérieure au muscle peaucier; elle perce ensuite le muscle, & va s'étendre par des productions assez lâches, sur toutes les parties voisines, au larynx & au pharynx où elle communique avec des productions de la plevre. Cette communication est bien évidente.

sur les parties latérales du col, vers les pelotons de glandes lymphatiques qui s'y trouvent & qui flottent pour ainsi dire, dans des especes de filets tissus par la substance cellulaire de la poitrine & du col; il paroît même que la premiere a plus de part à cette contexture que la derniere. La partie postérieure du col est fort garnie de muscles, que la substance cellulaire perce avec peine, car quoi qu'elle se trouve fort abondante vers le dehors, elle est plus resserrée vers le corps des muscles, à travers lesquels on peut pourtant la poursuivre jusques sur les vertebres & même jusques dans leur cavité: on peut le faire aussi, quoique moins aisément par rapport à la substance cellulaire du dos.

LXIV. La *couche* du crâne n'est qu'une sorte de calotte intimement unie avec une membrane tendineuse qui la renforce, mais qui ne l'empêche pas de communiquer

avec le périoste. A peine cette calotte se joint-elle à la dure-mere à travers les futures, dans les adultes ; mais dans les jeunes sujets & surtout les fœtus , la dure-mere , le périoste & les os eux-mêmes , qui font une sorte de membrane , ne font qu'un corps traversé de toutes parts par le tissu cellulaire : cette différence entre les adultes & les jeunes sujets , rend ceux-ci plus susceptibles des engorgemens d'humours dans les différentes parties du tissu cellulaire de la tête : & par la même raison , la communication de l'intérieur à l'extérieur est beaucoup plus aisée dans la tête des enfans que dans celle des adultes.

LXV. La poche cellulaire de la face est d'un tissu foible , elle se prolonge dans toutes les cavités ; elle va tapisser le dedans de la bouche , où elle se joint avec les productions de l'œsophage ; elle s'é-

tend dans le nez où elle forme la membrane pituitaire, qui communique avec la dure-mere, vers l'os etmoïde; enfin elle se joint intimement à la dure-mere, dans l'orbite où elle entoure & pénètre l'œil jusqu'au corps cristallin, en s'insinuant à travers les membranes: ces membranes, quoique très-serrées, n'ont pourtant pas détruit le tissu cellulaire qui les distingue & qui les unit.

LXVI. Remarquons particulièrement que la plevre communique avec la couche cellulaire du col & de la face, des narines & de la langue, à-peu-près comme le péritoine communique avec la couche du tronc vers le rectum & le raphé; de grands Médecins ont parlé du rapport qu'il y a entre ces deux parties, eu égard aux dispositions de leurs vaisseaux; voici un autre rapport eu égard aux productions du tissu cellulaire; ces deux

parties sont des aboutissans , où ces productions vont se contourner en maniere de cul-de-sac. D'où il résulte que les environs de la gorge & du nez , ainsi que ceux du rectum , sont des égoûts naturels & très-remarquables.

LXVII. Les *poches* cellulaires des extrêmités sont fort différentes des précédentes ; au lieu de toucher immédiatement les muscles & de pénétrer jusqu'au centre des membres , elles se perdent ou s'arrêtent sur une membrane tendineuse , connue dans l'extrêmité inférieure , sous le nom de *culotte aponévrotique* , & qu'on peut pour la même raison , appeller *manche aponévrotique* dans les extrêmités supérieures. Ces productions tendineuses ne sont pas par-tout de la même consistance , ni aussi évidentes ; on peut même avancer qu'elles manquent aux portions supérieures des extrêmités , vers les fesses & les moi-

gnons des épaules , où la poche cellulaire externe se plonge immédiatement dans les corps des muscles. Il paroît , de plus , que la cuisse est plus pourvue de cette membrane aponévrotique que le bras ; ce qui dépend apparemment de la proportion des membres & de l'étendue & de la force des muscles , qu'il faut contenir ; en effet il est à présumer que les bandes aponévrotiques ne sont destinées qu'à borner & diriger les mouvemens des muscles , & à les contenir dans leur position ; elles ne furent , sans doute , dans leurs principes , que des portions de tissu cellulaire , renforcées ensuite & rendues lisses & polies comme le péritoine. Ces membranes sont aussi tendineuses & en partie des productions des muscles , bien marqués , surtout à la cuisse , où le muscle nommé du *fascia lata* , se perd dans l'aponévrose. Cette disposition étoit néces-

faire pour que l'aponévrose pût se relâcher ou se resserrer suivant le besoin ou suivant les mouvemens des muscles. Quoi qu'il en soit, la face externe de la manche & de la culotte aponévrotique est hérissée de productions de tissu cellulaire, auxquelles la couche externe tient; il y en a peu qui percent directement les aponévroses; mais elles les suivent dans leurs détours; or, on sait qu'elles viennent s'attacher aux os, en se plongeant surtout du côté interne de la cuisse, entre les muscles; (ce que la manche aponévrotique fait à-peu-près de même, du côté interne des bras) c'est au moyen de ces plans de séparation, que le tissu cellulaire suit, qu'il se plonge dans les muscles des membres; mais il paroît toujours différent de celui qui appartient proprement à ces muscles.

LXVIII. Ce tissu propre aux muscles des extrémités, a des liaisons

immédiates, & fort singulieres, avec le tissu cellulaire du bas-ventre & de la poitrine. Il communique vers les parties inférieures, avec le péritoine, & vers les parties supérieures, avec la plevre; ces deux membranes, c'est-à-dire, la plevre & le péritoine, envoient, 1°. des productions qui suivent les paquets des vaisseaux. 2°. Des prolongemens évidens, d'où résultent vers les aînes & sous les aisselles, des pelottons molasses dans lesquels sont situées des glandes lymphatiques. 3°. Des prolongemens qui suivent les muscles, qui les pénètrent & qui aboutissent aux extrémités des membres, où l'on trouve un mélange singulier d'aponévroses & de tissu cellulaire, vers les poignets & les chevilles des pieds, ainsi que vers les orteils, les doigts & leurs articulations. Toutes ces communications sont importantes & reviennent très-souvent dans l'ex-

plication des symptômes des maladies ; elles démontrent déjà le commerce qu'il peut y avoir entre le tronc & les extrémités ; elles donnent une idée de la maniere dont ces parties peuvent agir les unes sur les autres.

LXIX. Tel est en gros le tableau qu'on peut faire de la substance cellulaire , & de ses productions ; on voit qu'elle est composée de plusieurs couches générales & particulières , singulièrement liées les unes aux autres ; ces couches diffèrent en consistance, suivant qu'elles approchent ou qu'elles sont éloignées des premières fibres ; elles enveloppent d'abord ces fibres ou elle les engainent comme un enduit glaireux ou muqueux ; ces couches se dessèchent ensuite , s'étendent & s'épaississent à la longue par l'application de nouvelles couches , à la faveur des mouvemens des parties , & de leurs extensions.

Toute la *couche* extérieure, depuis les pieds jusqu'à la tête, semble être une seule poche générale; il faut en dire autant de celle qui occupe tout l'intérieur des boyaux, depuis la bouche & les cavités qui viennent y aboutir; de ces deux couches, l'extérieure est la plus étendue, tandis que l'autre est singulièrement repliée; mais elle est assez distinctement marquée pour ne pas échapper à l'œil des connoisseurs; ainsi la surface externe du corps & sa surface interne, ne sont que deux lames de substance cellulaire, plus ou moins épaisses; ces deux lames contiennent entre elles, ou dans l'espace qui les sépare, toutes les autres parties; elles se joignent à ces parties par des productions qui les collent les unes aux autres, comme on vient de l'exposer.

LXX. Cette masse générale de tissu cellulaire qui se trouve entre

les surfaces externe & interne du corps, n'est qu'un composé de mille fortes de *cornets* ou de *balons* cellulaires contenus les uns dans les autres : on peut se former une idée de cette contexture , en coupant un membre , comme la cuisse ou le bras , transversalement , & fixant ensuite les deux couches circulaires de la peau , & du périoste ou de la moëlle. Il se trouve entr'elles une quantité prodigieuse de couches assez solides & bien étendues pour chaque muscle : il y en a aussi de plus minces & de plus moles pour chaque fibre ; elles ont toutes ceci de particulier , c'est qu'elles sont liées les unes aux autres par leurs surfaces externes au moyen desquelles elles se touchent. Or, tous les *balons* , quelques foibles qu'ils paroissent , & quelques délicats qu'on les suppose , agissent pourtant les uns sur les autres ; ils se soutiennent mutuellement ; de ma-

niere que l'un ne sauroit se relâcher ou se resserrer sans que les autres s'en ressentent, plus ou moins : il résulte de tous ces efforts, une forte d'équilibration, une action & une réaction réciproques, qui dépendent, tant de la cohésion des parties qui constituent les balons, que de celles des productions qui les lient les unes aux autres. Cette équilibration fait une espece de mouvement *tonique*, qu'on peut regarder comme simplement *passif*; il contient les parties dans les rapports réciproques qu'elles doivent avoir; & il acquiert plus ou moins d'énergie par l'action des nerfs & des vaisseaux, ce qui le rend cause de bien des phénomènes.

LXXI. C'est dans cet organe spongieux, ainsi conformé, que sont placées les différentes parties, les visceres, les muscles & les glandes; elles sont, pour ainsi dire, *plantées* dans cette substance *paren-*

chimateuse, dans laquelle elles végètent, en se couvrant de plusieurs couches, elles s'y étendent & s'y arrangent par la force de leurs germes, ou des extrémités des nerfs qui leur sont propres; toutes ces parties ne sont, dans les jeunes sujets, que des espèces de *bourgeons* qui viennent à végéter dans le tissu cellulaire, comme les branches, les fruits & les feuilles des arbres s'étendent dans l'air, ou plutôt comme les racines végètent & se contournent dans la terre. Quoiqu'il en soit, tous ces organes ainsi nichés dans la substance ou dans l'organe cellulaire, doivent l'étrangler, le gêner, le relâcher & le modifier singulièrement dans ces différentes portions; ces modifications qui dépendent du mouvement, comme de la seule présence de ces organes, donnent une idée juste de ce qui a été appelé le *département* des viscères & des au-

tres parties, dans les *Recherches sur les Glandes*; le *département* d'un organe, n'est autre chose que son atmosphere cellulaire, si on peut ainsi parler; ou bien le *département* d'une partie n'est autre chose que la portion de tissu cellulaire qui a du rapport avec son action: lors donc que cette partie change de position ou de constitution, tout le tissu cellulaire qui est de son *département*, reçoit aussi des modifications particulieres.

LXXII. Une des propriétés des plus générales & des plus importantes de l'organe cellulaire externe, est celle qu'on pourroit appeller sa *pénétrabilité*; sa disposition spongieuse, au moyen de laquelle elle donne passage à toute la fumée aqueuse qui l'arrose elle-même continuellement. Cette fumée, (apparemment la vraie matiere de la transpiration insensible) peut aller & venir de tous les côtés & indif-

féremment d'un endroit à l'autre , sans jamais trouver rien qui s'oppose à son cours dans l'état naturel ; l'égalité dans la marche , & les écoulemens de cette partie aqueuse ne feroit pas possible , si elle ne passoit d'une cellule à l'autre , aussi aisément que l'eau dans l'atmosphère. L'organe cellulaire peut donc être comparé à une sorte d'atmosphère , dans laquelle les humeurs ont ordinairement un cours libre & aisé ; ce cours venant à se déranger , occasionne des courans , des dépôts , des directions particulières qui ont leur cause dans les différens degrés de force de ce même organe cellulaire. C'est de ces courans & de ces directions de la matière , de la transpiration & des mouvemens de convergence ou de divergence , qu'elle prend par rapport à des parties particulières toujours poussées dans l'organe cellulaire , qu'on peut faire dépendre

bien des phénomènes inexplicables dans tout autre système. Ces phénomènes supposent toujours la liberté ou la *pénétrabilité* générale, qui paroissent appartenir à l'organe cellulaire dans l'état de santé.

LXXIII. Les propriétés générales, telles que le *ton* ou la *cohésion* du tissu cellulaire & sa *pénétrabilité* dont nous venons de parler, sont un peu dérangées ou modifiées par quelques étranglemens qui se trouvent dans son intérieur; ces étranglemens doivent nécessairement changer la marche des humeurs, & donner lieu à des liaisons particulières ou des résistances de la part du tissu, bien différentes de celles qui viennent de l'action réciproque de ces poches les unes sur les autres: on pourroit compter beaucoup de ces étranglemens aux extrémités, aux poignets & aux chevilles des pieds, aux articulations, aux fesses, vers le moignon

des épaules & dans les intervalles des viscères ; mais il suffit de les indiquer , chacun peut les appercevoir aisément & faire les applications convenables sur leurs usages. Il en est un qui paroît mériter une attention particulière. Il divise le corps en deux parties égales , à droite & à gauche , il a été indiqué dans les *Recherches sur les Glandes* , sous le nom de *raphé* général ; c'est un plan réel de séparation entre les deux côtés du corps , & non point un être imaginé par les Anatomistes.

LXXIV. En effet , on trouve évidemment , entre les deux cuisses , (au *raphé* proprement dit) une espèce de *couture* ou de *callosité* naturelle , qui n'est qu'un étranglement de la peau & qu'on suit aisément par devant & par derrière dans les deux sexes ; le dartos est séparé en deux par une cloison , ainsi que la verge. La ligne blanche

commence au pubis, qui est divisé lui-même en deux parties latérales par un cartilage mitoyen. La peau qui recouvre le ventre, est aussi-bien que l'organe cellulaire, plus resserrée sur la ligne blanche qu'ailleurs. On trouve en entrant dans le bas-ventre, & mettant pour un moment les viscères à part, le mésentere qui est fait par l'adossement des deux plis du péritoine. Le diaphragme est divisé en deux muscles, très-évidemment vers l'épine du dos, & assez sensiblement vers le sternum. Le médiastin ressemble beaucoup au mésentere. La trachée elle-même porte l'empreinte des deux portions des poulmons. On trouve le raphé bien marqué dans la glande thiroïde, dans le cartilage de ce nom; dans le cricoïde, & dans l'épiglotte. L'œsophage & le pharinx sont séparés surtout postérieurement par une-ligne blanche fort apparente ou par un entrecrois-

sement des fibres. *Hippocrate* connoissoit la ligne médiane de la langue. La machoire inférieure reste longtemps divisée vers le menton, & lorsqu'elle est unie, elle porte une ligne saillante fort apparente. Le palais a sa ligne depuis les deux incisives supérieures jusqu'à l'extrémité de la luvette. Les os maxillaires sont unis dans cette ligne. Les levres ont leurs brides dans la même ligne. Les narines y ont leur cloison. Le nez n'est que l'union latérale de deux tuyaux ou des deux narines adossées; ses os propres aboutissent aux deux côtés du frontal, qui reste longtemps divisé & qui contient une cloison verticale dans sa cavité. Les muscles sourciliers & les frontaux sont séparés par un plan mi-toyen, qui étrangle la peau. Tout le monde connoît la future sajitale, ainsi que la faux, le corps calleux, l'adossement des tuber-

cules qui sont dans les ventricules du cerveau , & la crete de l'os etmoïde. La moële allongée & la moële épiniere ont leur corps calleux. Les vertebres qui sont divisées en plusieurs parties dans les jeunes sujets , ont leur apophises épineuses , sur lesquelles la peau est plus étranglée que vers les côtes ; cet étranglement commence vers la tubérosité occipitale , & va aboutir au coxcis ; il commence par une sorte de ligament cervical , & finit de même , en aboutissant au raphé entre les cuisses ; en un mot , il est aisé de voir que le plan de séparation dont il est question , existe en effet ; qu'il est l'aboutissant où les fibres & les vaisseaux viennent se joindre & s'entrelasser comme les branches des deux arbres voisins.

LXXV. Il y a quelques remarques à faire par rapport aux visceres & aux vaisseaux ; on ne trouve pas le raphé dont nous parlons , dans

tous les viscères du bas-ventre ; mais il ne faut pas les considérer comme ils sont dans le sujet ; ils y sont dans un état de gêne ; les intestins , sur-tout , y sont repliés & roulés pour ainsi dire les uns sur les autres ; on diroit qu'ils ont été faits pour être étendus & ne former qu'un canal droit & continu , depuis le pharinx. Or, en les considérant de cette manière , on verra qu'ils sont en effet séparés en deux demi-canaux par une sorte de ligne assez apparente dans l'endroit de l'union du mésentère , & marquée au côté opposé par un entrelacement particulier des vaisseaux. La matrice & la vessie sont évidemment séparées en deux moitiés latérales. Quant aux vaisseaux sanguins , la ligne qui les sépare , paroît partir du cœur , dans sa cloison mitoyenne , de manière que toutes les artères appartiennent au côté gauche , tandis que les veines appartiennent

X ou transversale, qui fait la
Séparation des oreillettes et
des ventricules —

partiennent au droit, quoique leurs branches s'étendent dans toutes les parties du corps. Le cervelet, la glande pineale, une portion du foie, le pancreas & quelques autres parties, paroissent occuper le milieu du corps & n'être pas divisées en parties latérales; mais quand on les considere avec attention, on voit qu'elles sont divisées en deux portions, & que la place qu'elles occupent leur a été donnée par la pression & la modification des parties du voisinage. Le cervelet a ses deux petits lobes, aussi-bien que la glande pineale; le foie peut être regardé comme appartenant totalement au côté droit, & le pancreas au gauche. Ces viscères s'arrangent suivant que leurs usages l'exigent; mais ils appartiennent foncièrement à l'un des côtés plutôt qu'à l'autre.

LXXVI. Le corps paroît donc composé de deux moitiés adossées

l'une à l'autre , & qui se joignent ou qui s'engrennent de façon que les productions de l'une gagnent plus ou moins vers l'intérieur de l'autre. Le mécanisme de ces engrenures & de ces communications , tient à l'histoire de la génération & à bien d'autres questions qui nous meneroient trop loin ; c'en est assez pour avancer que la manière de concevoir le corps que nous proposons , ne laisse pas de répandre du jour sur l'explication de certains phénomènes de l'économie animale. Nous en concluons ici seulement, que la substance cellulaire est étranglée dans toute sa partie moyenne , & divisée en deux portions latérales ; ses balons ou ses poches sont , pour ainsi dire , affermies sur l'axe du corps , d'où elles s'étendent de côté & d'autre , ce qui leur donne d'autant plus de force , qu'elles sont appuyées sur une base plus solide. Ceci nous in-

dique que les matieres contenues dans un des côtés du corps & qui pénètrent la substance cellulaire, ont beaucoup plus d'aisance à s'étendre en haut & en bas qu'elles n'en ont à passer d'un côté à l'autre; ce qui rend raison de quelques symptômes des maladies dont nous parlerons ci-dessous.

LXXVII. Les vaisseaux innombrables, les nerfs & les couches membraneuses qui se perdent dans la substance cellulaire, lui donnent une action bien plus marquée que celle dont nous avons parlé ci-dessus. (N^o. 70.). Ils l'animent & la rendent mobile & sensible, propre à des dilatations & à des resserremens extraordinaires; cette action fait, à proprement parler, toute celle de l'organe cellulaire; il est continuellement agité & dans un mouvement perpétuel de resserrement & de dilatation; ne fut-ce que par l'action de l'atmosphère,

X
qui, à chaque instant, cede plus ou moins à l'effort des vaisseaux, & aux oscillations des fibres. Ce mouvement continuel, joint à la tenacité du tissu cellulaire, oppose une résistance douce, égale & graduée, contre laquelle les forces des vaisseaux & des nerfs viennent, pour ainsi dire, se perdre, ou du moins se borner; il paroît d'ailleurs, que l'organe cellulaire est assez mobile, assez capable de résistance, & assez élastique, pour rendre les degrés de force qu'il reçoit, avec plus ou moins d'augmentation ou de diminution, suivant les circonstances. Cette élasticité & ces mouvemens de l'organe cellulaire, joints à ceux de la peau & de tout le système fibreux & vasculaire, entretiennent & établissent en partie le mouvement tonique connu de *Van Helmont*, que *Sthal* a si bien analysé, & auquel beaucoup de Physiologistes ont recours dans l'explication des

principaux phénomènes de l'économie animale.

LXXVIII. Indépendamment de l'action des nerfs, des vaisseaux & des muscles, il y a une partie qui entretient un mouvement continu & singulier dans toute la masse cellulaire; c'est le diaphragme. On connoît ses liaisons & ses adhérences; il est appliqué entre deux *balons* principaux de substance cellulaire, entre la plevre & le péritoine; ces deux *balons* se joignent, comme tout le monde le fait, au diaphragme; ils en traversent les fibres, ainsi que le tissu cellulaire s'engage dans les fibres de tout autre muscle. Quelque foible qu'on suppose le ressort de la plevre, du péritoine & celui de leurs appendices; ces parties doivent toujours se ressentir du mouvement du diaphragme, qui tiraille l'une de ces poches, tandis qu'il relâche ou qu'il ride l'autre; ces secousses ne sau-

roient manquer de donner quelque direction à l'action du tissu cellulaire du tronc & des extrémités ; voilà une des raisons pour lesquelles la tête, la poitrine & la partie inférieure du corps, ont tant de rapport avec les mouvemens du diaphragme, de la respiration, & des efforts des entrailles qui se contrebalancent sans cesse. D'ailleurs, l'intestin duodenum est placé dans un vuide que laisse le péritoine, où il est entouré de beaucoup plus de tissu cellulaire, que les autres viscères, même que les reins : les nerfs *gastriques* se trouvent aussi fort abondans dans cette même partie, ils s'étendent sur tout le tissu cellulaire ; il faut donc qu'il se ressente de leurs mouvemens, & que ses oscillations s'étendent plus ou moins loin, à proportion qu'elles sont plus ou moins vives, ou qu'elles sont faites dans différentes parties ; ainsi cette niche du duode-

num, si on peut ainsi parler, est une espece de centre d'où partent en quelque façon les oscillations de tout le tissu cellulaire du corps; c'est ce qui fait que le *département* de cet intestin est si étendu, & qu'il revient dans presque toutes les maladies. Tout ceci paroît jeter quelque éclaircissement sur la maniere dont le diaphragme & les autres parties *gastriques* peuvent influer sur tout le reste du corps.

LXXIX. Appuyons notre théorie de l'*organe cellulaire*, par quelques observations; ou plutôt rapportons les faits de pratique dont elle n'est que le résultat. On voit tous les jours, lorsqu'il s'y fait quelque suppuration sourde dans l'intérieur de quelque membre ou dans les lames de quelques os, la peau de la partie qui répond au noyau de la suppuration, devenir œdémateuse; cet œdeme n'est qu'un gonflement du tissu cellulaire; il est plus ou moins étendu suivant la po-

sition & l'étendue du point de suppuration; il suppose toujours qu'il y avoit un rapport entre le tissu cellulaire qui suppure, & celui qui se gonfle; le premier contenoit le second; ils agissoient l'un contre l'autre; ce qui prouve l'action tonique que nous avons supposé dans cette partie.

LXXX. La *résolution* a ses oedemes ainsi que la suppuration; elle ne sauroit se faire sans qu'il en coûte la perte & la coalition de quelques couches de substance cellulaire; il n'est donc pas étonnant, que celle-ci soit dérangée, relâchée ou tendue jusqu'à un certain point, pendant que la *résolution* se fait. De-là viennent les bouffissures de tout le visage, à la suite des étranglemens, ou de la suppuration du péricrâne & de la dure-mere; le tissu cellulaire de la face & des paupières, est mol, abondant, fort sujet à des resserremens & à des re-

lâchemens particuliers ; il n'est pas surprenant qu'il se ressente de la disposition de celui des parties internes auxquelles il se joint , plus vers les yeux , que partout ailleurs. C'est au moyen des prolongemens de la dure-mere, par les fentes orbitaires , & au moyen des paupières elles-mêmes , avec le péricrâne.

LXXXI. Il est aisé de prouver que la substance cellulaire du visage est sujette à des changemens très-fréquens , par les phénomènes qu'on observe , tant dans ceux qui se portent bien , de tous les âges & des deux sexes , que dans les malades ; les attaques de vermine bouffissent la face des enfans ; les approches des regles la gonflent , surtout vers les paupières dans bien des femmes ; toutes les passions se peignent sur la face ; les dispositions des gencives , celles de l'estomach , & celles des hypocondres , y portent singulièrement ; mille ob-

servations journalieres le prouvent. Aussi le tissu cellulaire de la face est-il joint, comme nous l'avons remarqué plus haut, à celui de la tête, de l'œsophage, de la trachée & de toutes les parties internes; c'est une sorte d'aboutissant sur lequel toutes les parties peuvent agir, surtout au moyen des nerfs, qui modifient toujours singulièrement le tissu cellulaire, en l'étranglant ou en le relâchant dans ses différentes parties.

LXXXII. On voit souvent que le visage étant bouffi des deux côtés dans des hydropisies de poitrine, des suppurations aux deux poulmons & des rhumatismes généraux, l'œdeme gagne peu-à-peu la partie sur laquelle le malade ne se couche point; tout ce côté se gonfle, ce qui prouve que les matieres passent de l'un à l'autre, au moyen du tissu cellulaire; mais il reste toujours, au milieu du visage, une

forte d'étranglement, suivant la direction du raphé dont nous avons parlé; (n. 73.). Cet étranglement doit être moindre ici que dans les autres parties, parce que le tissu cellulaire des narines, de la cavité de la gorge & de la bouche, est lâche & donne passage aux humeurs plus aisément que les parties moyennes du corps. On trouve en effet des hydropiques de poitrine couchés sur le côté malade qui se dégorge, du moins dans l'extérieur, par le poids du corps; les humeurs sont portées en-devant jusques vers le milieu du sternum, où elles font un amas considérable, vers le tissu de la mamelle, & en arrière vers l'épine; mais ces amas ne passent ni le sternum, ni l'épine, qu'à la longue. Nous avons vu un *leucophlegmatique*, dans lequel la joue sur laquelle il se couchoit s'affaissa; mais la langue se prit si étonnamment, surtout du côté dont la joue

s'étoit affaïssée, qu'elle formoit une grosse masse œdemateuse qui sortoit en partie de la bouche. Cet accident dura quatre ou cinq jours, après lesquels le malade mourut.

LXXXIII. Il y a des érisipeles à la face & quelque-fois ailleurs, qui se terminent par une disposition œdemateuse des parties enflammées; cette disposition est due à l'étranglement & à la bouffissure de la substance cellulaire, dans laquelle les humeurs roulent difficilement. Ce même étranglement est quelquefois si notable, qu'il s'ensuit la chute de l'épiderme & du corps muqueux; ce qui indique la destruction de certaines couches de tissu cellulaire, dont nous parlerons ci-dessus; car le corps muqueux qui est collé à la peau, ne sauroit être détruit, que la glue qui l'attache ne le soit. On a lieu de soupçonner la même destruction, la même dissolution ou la fonte de

quelques lames de tissu cellulaire à la suite de bien des maladies, des fièvres de pourriture, des fièvres-malignes & des maladies de la peau. Or, ce qui arrive à l'épiderme & au corps muqueux, arrive de même aux membranes internes des intestins, celles de la vessie & de la trachée; ainsi qu'au péritoine, à la plevre & à la piemere elle-même, comme les ouvertures des cadavres le démontrent: ce sont des espèces d'exfoliations dans l'organe cellulaire.

LXXXIV. Une suppuration aux doigts ou aux poignets excite souvent des tumeurs glanduleuses sous l'aisselle; les maux aux pieds font les mêmes effets sur les aînes. *Cassius*, Médecin Philosophe, cherchoit il y a seize cens ans, les raisons de ces phénomènes; nous lui répondrions que cela dépend du tissu cellulaire; aussi voit-on que les maux aux aînes ou sous les aisselles

engorgent souvent les poignets & les pieds. Ces rapports se démontrent fort évidemment dans des sujets qui ne sauroient souffrir une impression sous l'aisselle ou aux aînes, sans qu'elle fasse un changement notable sur tout le bras, ou sur la jambe, comme les impressions qu'on fait sur le nombril, répondent souvent aux parties de la génération. Nous avons vu quelquefois, à la suite d'une suppuration à l'avant-bras, les aisselles s'engorger & puis la parotide; nous avons aussi observé que ces parties tombant en suppuration à la suite des maladies externes, les tumeurs pénétroient dans le corps du côté affecté, après avoir parcouru le poignet, l'aisselle, le col, ou la jambe, le genouil & l'aîne. On remarque tous les jours, que des étranglemens & des suppurations à un des côtés du tronc, soit à la poitrine, soit au bas-ventre, cau-

sont des gonflemens aux extrémités, aux aînes & aux aisselles, aux pieds & aux poignets.

LXXXV. Il y a donc entre les parties extérieures & les internes, une action réciproque dans l'état de maladie, & par conséquent dans l'état de santé. Puisque la plevre fournit le tissu cellulaire des bras, & le péritoine celui des extrémités inférieures; puisqu'un étranglement du tissu cellulaire sur un os, gonfle celui qui répond à la peau de cette partie; puisqu'enfin une suppuration au pied ou au poignet, porte sur l'aîne ou l'aisselle, & de-là dans l'intérieur, il faut nécessairement qu'un étranglement de l'intérieur porte sur l'extérieur. On est même en droit de soupçonner que dès qu'un de ces étranglemens se montre, l'autre est à craindre jusqu'à un certain point, & même qu'il existe déjà. Un gonflement à la parotide,

au poignet, au pied, survenus par une cause interne, supposent presque toujours un dérangement dans le tissu cellulaire du tronc; ce dérangement constitue la maladie principale, & dont ce qui paroît au dehors est seulement le symptôme.

LXXXVI. Aussi les Médecins savent-ils qu'une douleur ou une suppuration fourde d'un des côtés de la poitrine, rougissent, bouffissent, resserrent la joue, le poignet & la jambe de ce côté; plus ou moins dans les différens sujets, & suivant le degré de contraction de la partie affectée, ou suivant la position du local dans lequel se trouve la cause du mal. Tout cela se fait au moyen des couches de l'organe cellulaire; elles agissent l'une sur l'autre, comme nous le remarquons plus haut: elles se renvoient les humeurs qu'elles contiennent. Il est sans doute difficile de déter-

miner exactement l'ordre précis de ces efforts & celui des dérangemens qui en résultent ; mais il ne faut pas imaginer que tous ces rapports n'aient pas de loix précises ; quelques irréguliers qu'ils paroissent, on entrevoit, lorsqu'on y fait attention, qu'ils ont une marche réglée, & que si on est si peu avancé là-dessus, c'est qu'on ne s'est pas attaché à faire des observations bien suivies.

LXXXVII. Il est, par exemple, aisé de démontrer que les dérangemens de la plevre font plus d'impression sur la partie supérieure du corps, le visage, les bras & les mains, que celles du péritoine ; celles-ci agissent beaucoup sur les parties inférieures, dans lesquelles il faut toujours bien distinguer ce qui dépend du poids général de tout le corps, d'avec ce qui dépend de la diminution ou de

l'augmentation d'action de l'organe cellulaire. Il y a aussi des parties du tronc qui agissent, pour ainsi dire, indifféremment sur les extrémités supérieures ou sur les inférieures. On a lieu de l'observer dans les indispositions du foie & de la rate, dont les *dépans* s'étendent dans tout le côté qu'elles occupent. Pourquoi? parce que ces viscères se trouvent, pour ainsi dire, à l'aboutissant de la plevre & du péritoine; ils sont joints au diaphragme, dont le mouvement s'étend en haut & en-bas, comme nous le disions ci-dessus, (N°. 78.); Il n'est donc pas surprenant que les parties du bas-ventre puissent quelquefois agir sur les extrémités supérieures, tandis que celles de la poitrine agissent sur les inférieures. Nous avons vu des tumeurs au mésentère, causer des toux, des crachemens & des hydropisies de poitrine; & des dou-

leurs des testicules , répondre aux mamelles du côté du testicule affecté ; ainsi que des grosseurs aux bourses , aux cuisses & aux genoux à la suite des affections de poitrine , &c. &c.

LXXXVIII. L'action de la substance cellulaire dont il est question , paroît se borner , suivant la plûpart des exemples que nous avons rapporté , aux cas dans lesquels il y a quelque étranglement ou quelque *noyau* dans le tissu cellulaire ; mais il est des cas dans lesquels cette action se fait très-bien sentir , quoiqu'il n'y ait point de suppuration. On voit tous les jours , que les gens qui ont des rhumatismes aux extrémités supérieures ou inférieures , ne peuvent pas même respirer , sans que leurs douleurs augmentent ; elles sont plus fortes dans l'inspiration que dans l'expiration , & cela vient du tiraillement que nous avons dit que les mouvemens du

diaphragme operent sur tout l'organe cellulaire ; c'est ainsi que dans ces mêmes rhumatismes , les malades ne sauroient remuer un membre , sans que le mouvement ne réponde aux parties les plus éloignées ; tout le tissu cellulaire est alors pris ; son état de gêne ou de maladie éclaire sur son action naturelle.

LXXXIX. Les bouffissures générales prouvent la même vérité. Rapportons un seul exemple qui revient à bien d'autres qu'on trouve très-communément en pratique. Un enfant sujet à une évacuation périodique de sang , par les narines , fit des remèdes qui suspendirent cette évacuation ; il devint bouffi ou enflé de tout le corps , surtout de la partie supérieure ; la fièvre & la difficulté de respirer étoient très-marquées ; les parties inférieures se gonflèrent à la suite d'une saignée au pied , & la

fièvre diminuant, l'enflure diminuoit à proportion ; mais la difficulté de respirer augmentoit ; enfin le malade ne put plus se coucher que du côté droit ; toute son enflure disparut, & il mourut avec une supuration au poulmon du côté sur lequel il se couchoit, & qui se trouva aussi plein d'eau. Cet exemple seul met dans le plus grand jour l'action de l'organe cellulaire, les voies que les liqueurs se frayent dans les cavités, les étranglemens qui causent certaines bouffissures, & l'équilibration des parties internes & des externes ; tout cela est une suite de ce que nous avons souvent répété, & se présente dans bien des maladies ; surtout dans l'histoire des *Métastases*. Il faudroit à présent pouvoir faire une application bien circonstanciée de la théorie du tissu cellulaire à l'histoire des maladies. Voici notre essai à l'égard de cette application.

XC. Qui lit aujourd'hui *Hippocrate* ? quelques Médecins entraînés par un penchant invincible..... Qui entend *Hippocrate* , parmi ceux qui le lisent ? très-peu de têtes privilégiées. Nous n'entendons presque point les ouvrages d'*Hippocrate* ! Je ne parle pas des mots , des variantes , des traductions & des autres maigres objets des *Philologues* ; tout est dit à cet égard. Je parle des choses , de la méthode , de l'esprit , du système qui se trouve dans les œuvres d'*Hippocrate* , à travers beaucoup d'erreurs , & dont on ne fait que des lambeaux , comme de la langue de *Palmyre*. On peut être aujourd'hui très-éclairé & peut-être Médecin , sans avoir étudié ces ouvrages... J'en appelle à tous les Praticiens répandus dans l'Europe. Mais j'en appelle aussi au petit nombre de ceux qui ont le goût de la *Médecine naturelle*. J'ose leur présenter

trois ou quatre petites réflexions sur les *Prénotions de Cos*, ouvrage d'*Hippocrate* (ou, comme je le crois, de plusieurs autres Médecins). J'étudiois ces *Prénotions* il y a vingt-cinq ans, avec mon ami *Lamure*, aujourd'hui Professeur de *Montpellier*. Nous suivions les maladies, & chacun cherchoit de son côté l'explication, la clef & les fondemens de quelques *Sentences d'Hippocrate*; elles ne nous rebutoient pas, quoiqu'elles soient très-fastidieuses, très-inintelligibles, en partant des systêmes reçus dans notre siècle, & auxquels le Public s'est accoutumé comme les Médecins. Mes réflexions n'ont point déplu à mon ami *Venel*, aussi Professeur de *Montpellier*; nous faisons des tentatives journalières, pendant nos jeunes années, qui se sont écoulées dans les Hôpitaux, auprès des malades. Ces réflexions peuvent paroître devant d'autres Juges,

après avoir mérité l'indulgence de ces deux-là. Plût à Dieu qu'ils eussent fait part au Public de leurs remarques ! Je n'aurois point risqué les miennes. Celles qu'on va lire, ont rapport à l'organe cellulaire de la poitrine & à des maladies de cette cavité propres au même organe. Je désirerois une explication des *Prénotions de Cos*, mise à la portée de tous les François qui s'occupent de la Médecine ; ou qui voient des malades pour voir des maladies ; qui sont attachés à leur état avec la modestie, les précautions, la retenue, la sagesse, le goût & les lumières qu'il exige. Parlera qui voudra à ceux qui, du soir au matin, courent les rues & les chemins, & qui ne cherchent que des *pratiques*, des places, des richesses & les bruyans éloges de la multitude !

X C I. » La suppuration du
» poulmon, accompagnée de dou-
» leurs vers le col ou à la clavicule,
» &

« & quelquefois du côté du ven-
« tre , annonce que la quantité de
« la matiere du dépôt est considé-
« rable , dit *Hippocrate* (*coac. n. 18.*
« *Foesius.*) ». Le fait est-il vrai ?
J'en réponds pour l'avoir observé.
La raison n'en est-elle point évi-
dente , par ce qui a été exposé de
la poche cellulaire, dans laquelle
le poulmon est emboîté (*n. 52.*) ?
Cette poche jette des productions
du côté de la trachée artère & du
col: elle en jette du côté du ventre
ou du diaphragme ; il est donc évi-
dent qu'un dépôt dont la masse est
considérable peut tirailler toute la
poche & porter une impression re-
marquable vers le col & le ventre
du côté affecté. Je crois que cette
impression arrive , non-seulement
dans le dépôt de la péripneumonie
qui affecte seulement la substance
cellulaire du poulmon ; mais prin-
cipalement lorsque la plevre est
intéressée par ce dépôt & qu'il s'est

formé une adhérence entre elle & le poulmon. Il est certain que ce tiraillement s'observe dans la pleurésie, sans la présence des autres symptômes détaillés dans la *Sentence d'Hippocrate*. Les vieilles écoles expliquoient ces phénomènes à-peu-près comme nous les expliquons : les écoles modernes ont détourné les yeux de ces explications trop difficiles à concilier avec les loix de la circulation des humeurs dans des vaisseaux artériels & veineux, tant lymphatiques que sanguins ; ces mêmes explications trouvent encore plus d'obstacles dans la méthode de traitement généralement adoptée. Il faut aussi faire une remarque qui servira une fois pour toutes dans les réflexions suivantes ; c'est qu'il ne sera question, dans ces réflexions, que de la manière d'agir du tissu cellulaire, sans toucher à celle des vaisseaux sanguins, ni à celle des nerfs de chaque partie. Il est

certain que les fonctions de quel-
qu'organe que ce puisse être , s'ex-
ercent , tant dans l'état de santé ,
que dans celui de maladie , à la fa-
veur des nerfs , des vaisseaux & du
tissu cellulaire. Le seul moyen de
combiner l'action de ces trois cau-
ses différentes , est de les examiner
d'abord , les unes après les autres ,
ou chacune en particulier. Nous
sommes bornés ici au tissu cellu-
laire , & c'est à lui que nous attri-
buons principalement les phéno-
mènes décrits dans la *Sentenced'Hip-
pocrate* , rapportée dans cet article.

XCII. » On peut s'atten-
» dre à une parotide considérable
» dans un malade qui a la respira-
» tion gênée , avec tension dans
» l'hypocondre , la fièvre aiguë &
» quelques frissonnemens , dit *Hip-
pocrate* ; (*coac. n. 107.*). Il dit
» aussi que les malades bilieux at-
» taqués d'une fièvre aiguë avec la
» tension de l'hypocondre & la

respiration difficile sont sujets aux
abscès vers les oreilles, (*coac. n.*
126) ». Enfin il prétend que » ceux
» qui ayant la fièvre continue avec
» de fréquentes & de légères
» sueurs, avec une tension de l'Hy-
» pocondre, sont très-gravement
» malades, surtout s'il se joint aux
» autres accidens, une vive dou-
» leur vers le col, (*coac. n. 32.*) ».
Quiconque douteroit de la vérité
de ces *sentences*, feroit l'aveu de
son inexpérience ou de son peu
de talent pour observer. Je ne
dis point que les parotides, les
abscès aux oreilles & les vives dou-
leurs du col arrivent toujours aux
malades qui ont les accidens dé-
taillés par le Médecin de *Cos*. Je
sçai que les traitemens ordinaires
font avorter ces abscès & ces dou-
leurs plus ou moins sûrement, à
proportion qu'ils sont plus ou moins
décidés & hardis : mais je sçai, pour
en avoir été le témoin, que mal-

gré ces traitemens portés au dernier point d'activité, les parotides, les abscess & les douleurs paroissent souvent. Je cherche un Médecin assez instruit pour mesurer ses coups au point de distinguer des essais critiques legers, ou des douleurs & des tumeurs passageres qu'il peut faire disparoître, sans inconvénient, d'avec celles où il faut obéir à la nature. *Hippocrate* n'a dit que ce qu'il a vû. Ses assertions sont ordinairement d'espèce à n'avoir pu être imaginées. Mais il n'a pas prétendu que les loix qu'il s'étoit faites soient irréfragables : il a peint les malades dans l'état où il les trouvoit au moment où il les observoit. Or, à ce point-là, quelle que soit la maniere dont ils y sont parvenus; si on livre la maladie à elle-même, certainement le pronostic de *Cos* aura lieu : d'où il suit qu'une pareille marche est dans la nature. La chose ne peut être autrement; elle

est de toute nécessité, vû la position & le mécanisme de la substance cellulaire de la poitrine. *Tension dans l'Hippocondre*, c'est-à-dire, engorgement dans la base de la poche cellulaire, adossée au diaphragme (n. 76.) & dans le tissu qui tapisse tout le dehors de l'Hippocondre; engorgement, engouement, réplétion de matiere muqueuse dans les interstices de la substance cellulaire, bouleversement, fonte, exfoliation de ses couches les plus déliées. Tout cela porté au point de faire tension, poids, sans douleur fixe, sans noyau décidément inflammatoire. *La respiration gênée*: même état dans la substance du poulmon de ce côté; même état dans le tissu cellulaire qui enveloppe les côtés, sans point de côté marqué. *Fièvre aiguë*, dont le noyau n'est pas déterminé par un point d'inflammation dans le poulmon, ni aux environs. *Frissonne-*

mens, symptômes d'irritation & du labeur de toutes ces membranes. La parotide va se gonfler ; parce qu'elle est précisément placée à la pointe, à l'aboutissant de la poche cellulaire de la poitrine, qui se combine, tant avec celle du dedans, que celle du dehors du col (n. 66). Toute la matiere mobile & en partie cuite^{et}, tout l'effort de la maladie vont se porter vers cet aboutissant & y faire dépôt. En un mot, c'est pour ainsi dire, un épanchement général de gelée ou de matiere coëneuse dans tous les parois externes de toute la poche cellulaire de la poitrine, & cette poche qui a coutume de porter vers le col & la parotide des fusées continuelles de transpiration, y portera des fusées de matieres presque pérulentes. La seconde Sentence d'Hippocrate que nous examinons, est une suite de la premiere: les *frissonnemens* n'étant point de la partie, la tour-

nure purulente de la matiere & l'irritation des membranes sont moins à craindre ; d'ailleurs le sujet *bilieux* avec l'Hippocondre affecté , peut porter quelques fusées vers le foie & les entrailles : cette seconde Sentence est donc & doit être moins assurée pour l'apparition de la parotide. Quant à la *troisième* , tout est égal avec la *première* : mais ici il y a , au lieu de la parotide une *vive douleur au col* , parce que la crise se change en spasme & en effort douloureux , & que cet effort empêche le gonflement de la parotide. Ainsi une vive colique empêche les sécrétions du ventre. Le malade n'en est pas moins *gravement* affecté ; il vaudroit sans doute mieux pour lui que la parotide se décidât ; sans quoi la matiere risque de croupir dans l'intérieur de la poitrine & pourra y occasionner un affaissement gangréneux. C'est ce qui arrive dans certaines pleurésies.

& les fluxions de poitrine où la matière des crachats gagne le dehors du poulmon, au lieu de gagner le dedans, du côté de la trachée.

XCIII. Mais, dira quelqu'un, ce système, ce langage dérange la théorie moderne, qui est fondée sur des principes incontestables: ce tissu cellulaire engorgé, ces poches qui font un effort pour s'évacuer, ces fusées dans l'intérieur de sa substance, tout cela est supposé & ne peut tenir vis-à-vis des connoissances du siècle: elles démontrent que toutes les scènes des maladies se passent dans les vaisseaux. Dailleurs, (ajoutera le même *Théoricien*) je vais renverser ce prétendu appareil critique; fût-il aussi certain qu'on le suppose, peu m'importe; je passerai par-dessus. Je foule aux pieds ce jargon des Anciens qui n'est que l'aveu tacite ou l'expression de l'ignorance de la circulation. Ainsi parle un parti-

fan de la Médecine moderne : mais ces assertions tranchantes devenues les aphorismes de nos jours , & qui ont pris la place de ceux de l'ancienne Médecine , ne font pas fans réplique. D'abord , il n'est pas question d'établir un plan de traitement. Qui oseroit prendre sur lui de s'opposer de front à l'activité de la méthode reçue ? On cherche seulement à la modérer , s'il est possible ; ou plutôt , on voudroit essayer de la rapprocher des observations d'*Hippocrate* ; on voudroit trouver le moyen de concilier quelques dogmes de la Médecine moderne avec ceux de la Médecine ancienne : les *Praticiens* qui se conduisent par les découvertes du siècle , au point de leur confier leur méthode , & avec elle la vie de leurs malades , n'ont point à se plaindre de nos tentatives. Nous proposons une théorie qui paroît plus conforme aux assertions d'*Hippocrate* que la théorie de la circulation des hu-

meurs dans leurs vaisseaux ; & voilà tout. On en conclura que si l'impossibilité d'expliquer les observations d'*Hippocrate* a fait douter de leur existence & de leur utilité, cette raison ne milite plus contre elles, puisqu'on les explique & qu'on les analise assez clairement par la théorie du tissu cellulaire. Or, il est certain que l'impossibilité d'expliquer ces observations, & le peu de rapport qu'on leur a trouvé avec l'histoire de la circulation, les a d'abord rendues très-suspectes & ensuite les a faites oublier & mépriser. La même histoire de la circulation a fait adopter avidement les remèdes & les méthodes de traitement qui en ont paru les corollaires nécessaires, &c.

XCIV. *Hippocrate* lui-même servira à le commenter & à l'expliquer. Il dit (*aphor. 18, sect. 4.*) que les douleurs situées au-dessus

» du diaphragme, doivent, lors-
» qu'il est nécessaire de purger,
» être purgées par le haut, & celles
» situées au-dessous du diaphragme
» doivent être purgées par le bas ».

Il parle aussi (*aphor. 54. sect. 7.*)

» de la pituite qui se place entre le
» diaphragme & le bas-ventre, &
» qui ne pouvant s'évacuer par au-
» cun des ventres (*in neutrum ven-*
» *trem.*) se fraye une route par les
» urines & termine les maladies ».

Que signifient ces deux ventres,
ces douleurs situées au-dessus du
diaphragme, pour lesquelles il faut
faire vomir & expectorer; & celles
situées au-dessous pour lesquelles il
faut purger par bas? Que signifie
aussi cette division du corps en par-
tie supérieure ou au-dessus du dia-
phragme, & en partie inférieure
ou au-dessous du diaphragme?
Rien dans la théorie ordinaire; car,
assurément, l'aorte descendante &
l'ascendante, les rameaux qu'elles
fournissent, l'aorte & l'artere pul-

monaire, les nerfs, rien de tout cela, ne donne la solution de cette singulière division du corps au moyen du diaphragme. Mais la poche cellulaire de la poitrine & celle du bas-ventre, (n. 7⁸.) rendent le langage d'*Hippocrate* très-intelligible. Ces deux poches sont adossées l'une à l'autre au moyen du diaphragme sur lequel elles s'appuient: elles forment ainsi une division toute naturelle. La supérieure, qui est la plevre, porte ses humeurs vers les parties supérieures, la gorge le col, la bouche, les parotides: ce sont les voies par lesquelles elle s'évacue. Le vomissement & les crachats la dégorgent singulièrement, & c'est là ce qui s'appelle, suivant *Hippocrate*, une purgation par le haut. La poche inférieure tend vers le bas & porte ses humeurs vers la vessie & le bas-ventre. Voilà ce haut & ce bas, clairement expliqués; de même

que les limites transversales & attachant le diaphragme, qui séparent le corps en deux, ou les poches cellulaires en supérieures & en inférieures.

XCV. C'est donc avec raison qu'on a regardé la totalité du poulmon de la plevre & de ses productions, (dans certaines maladies) comme une maniere de pyramide cellulaire dont la base porte sur le diaphragme & dont la pointe remonte jusqu'au col. (*Voy. Thez. Aquitan. Mineral. aquæ*). C'est dans l'intérieur & le tissu de cette pyramide que se niche la matiere des maladies de la poitrine, & particulièrement celles dont parle *Hippocrate* (⁹¹~~88~~ & ⁹²~~89~~). Ces maladies sont catharrales; je les ai vues souvent accompagner les constitutions catharreuses, & faire, pour ainsi dire, les extrêmes de ces constitutions. Des fluxions aux yeux, au nez, au visage, à la poitrine, à la gorge, en un mot,

sur le Tissu Muqueux. III

tous les accidens de cette classe ont coutume d'être épidémiques : lorsqu'il se rencontre des maladies pareilles à celles dont il est question dans les *Sentences* rapportées (88⁹¹ & 89⁹²). Ces accidens ou ces incommodités & ces maladies ne diffèrent que par nuances. La poche cellulaire de la poitrine est toujours plus ou moins engorgée en ces cas-là ; & la nature se fait des aboutissans , ou par des fluxions ou des crachâts , ou des grosseurs aux glandes. L'une de ces évacuations supplée aux autres : aussi *Hippocrate* l'a-t-il annoncé (*coac. n. 204*).
» Les toux légères avec la salivation font avorter les parotides ».
Tout cela ne peut arriver que par le rapport des parotides avec l'intérieur de la gorge : le tissu cellulaire a sa part dans ce rapport. C'est lui qui fournit la route aux courans de toutes ces humeurs ; lui plutôt que les vaisseaux ; car voyez

quel chemin énorme & étonnant les liqueurs auroient à faire pour aller de la poitrine & de la plevre à la parotide & à la gorge en suivant les vaisseaux de la circulation.

XCVI. Voyez aussi, puisque nous en sommes à l'examen de cette colonne cellulaire de la poitrine dont l'engorgement occasionne en partie les maladies catharales & le dégorgement indique leurs crises, voyez, dis-je, si elle ne pourroit pas servir à trouver la raison d'une *sentence de Cos*, que voici. » La langue enduite dans sa » ligne médiane d'une sorte de colle » ou d'escarre bien blanche, annonce la terminaison de la fièvre. » Cette terminaison arrivera le jour » même si l'escarre est épaisse & » considérable; si celle-ci est légère, » il faut attendre la terminaison » pour le lendemain ou pour des » jours plus éloignés à proportion » de la petitesse de l'escarre. Il y a

» les mêmes espérances à avoir si
» le petit bout de la langue passe
» par les mêmes changemens que
» le milieu; mais ces espérances
» sont moins fondées lorsque les
» phénomènes indiqués arrivent
» seulement à ce petit bout, & non
» au milieu ». (*Coac. n. 230.*) Ose-
roit-on proposer aux Partisans de
la théorie de la circulation & de
celle des *series* des vaisseaux de
tenter l'explication de cette *sentence*?
Comment s'y prendroient-ils? il y
en auroit sans doute qui trouveroient
plus commode de rompre presse-
ment le nœud que de travailler à le
denouer avec sagesse. Ils nieront le
fait: ils le regarderoient comme un
obscur & inutile *galimatias*. Mais
indépendamment de ce que cette
sentence est avouée & même assez
bien entendue par les Anciens
Commentateurs d'*Hippocrate*; nous
le dirons sans hésiter, il faudroit être
d'une insigne hardiesse pour nier la

vérité de ce fait. Tous les Médecins font à portée de l'observer; ils le rencontrent tous les jours; ils l'évaluent, au moins, par une sorte d'instinct que la pratique donne. La *sentence* est en un mot assez vraie & d'un assez bon usage pour ceux qui cherchent à connoître la marche des maladies. Voici quelques aperçus propres à rendre plus traitables les téméraires qui oseroient ne pas y faire assez d'attention. » Je ne
» crois point qu'il se fasse dans toutes les circonstances, un transport
» des matieres dans les développemens critiques de la poche cellulaire de la poitrine & du col...
» Ces développemens se font quelquefois couche par couche...
» Ainsi le bout de la langue commence par se nettoyer quelquefois dans les maladies & quelquefois elle se nettoie par parties; ce qui peut changer quelque chose au pronostic de la mala-

» die... Ainsi dans les érysipeles &
» la petite vérole, la face se net-
» toye avant le corps... Ainsi les
» yeux & les autres parties de la
» face annoncent des changemens
» heureux dans les Hippocondres...
» Ainsi les extrémités supérieures
» de la poche cellulaire qui pèse sur
» le diaphragme & qui compose le
» fond de la poitrine, se dégor-
» gent les unes après les autres &
» par couches ; jusqu'à ce que la
» nature arrive au dégorgement de
» la base de la poche ou du lieu le
» plus profond ». Ceci est tiré de la
Theze. Aquit. miner. aquæ. Il est
donc dans la nature que les extrê-
mités supérieures de la poche qui
contient la matiere des maladies,
commencent à prendre (comme
par une végétation pareille à celle
des sommités d'une plante), une
forte de mouvement qui dénote un
commencement de coction. Ce
mouvement n'est qu'une coction

déjà faite; c'est un suintement de matiere cuite, une exfoliation de quelques couches de tissu cellulaire, une expression de matiere muqueuse & gluante dont la nature se débarrasse. Pourquoi la nature marche-t-elle ainsi en indiquant ses mouvemens à l'extrémité des parties? Parce que cette extrémité est la pointe ou l'aboutissant vers lequel la matiere cuite trouve, pour s'évacuer une route constamment frayée par la transpiration, dans l'état de santé. Or, la langue & son tissu cellulaire, sont, ainsi que les autres parties du visage, à l'extrémité du tissu cellulaire de la poitrine, (N^o 66.); la langue tire aussi son tissu cellulaire de l'œsophage & de l'estomach, & voilà (pour le dire en passant) pourquoi elle sert d'indice ou quelle est sujette à divers phénomènes dans les maladies de la poitrine & dans celles de l'estomach. *Hippocrate* embrasse toutes

ces maladies dans sa *sentence* ; il a donné l'histoire du fait que nous rendrions comme il suit, afin qu'il fut plus intelligible. Le sommet de la langue est trop sujet à être desséché par l'air que le malade respire ou à être détrempé par les boissons, pour qu'on puisse assés un jugement bien fixe sur les changemens qui arrivent à cette petite partie. Cependant on peut toujours espérer la coction & une crise prochaine lorsque le sommet de la langue se couvre d'une matiere gluante qui laisse appercevoir un fonds de chair nette & couleur de rose plus ou moins tendre. Si vous voulez assurer un prognostic sur la langue, regardez-la dans son entier & notamment du côté de la ligne médiane ; elle se remplit d'une colle liante & blanche aux approches des crises ; & plus cette colle est visible & semble former une escarre, & plus la crise est prochaine. Ce

fuinement arrive en partie par la maturation de la matiere qui crou-
pissoit dans les glandes de la langue,
surtout vers son fonds attenant un
trou qui semble s'étendre du côté
de la base de la langue : c'est-là un
émonctoire d'où partent les pre-
mieres étincelles de la coction.
Ceux qui ne l'auroient pas observé
feront bientôt à portée de le faire
sur les malades. J'en ai vû dont
toute la langue s'enduiroit dans
son milieu d'une matiere appro-
chante du blanc d'œuf (*Veluti ma-
teries spermatica*). J'en ai vû chez
qui cette matiere s'attachoit au pa-
lais & filoit de la langue au palais
comme de la glue : elle est ordinai-
rement suivie d'une révolution no-
table & favorable. Mais il n'est
point inutile de remarquer que les
boissons amples & réitérées qui
sont d'usage dans nos climats, di-
minuent la quantité, de cette ma-
tiere & rendent souvent la langue

inutile à observer. Ce n'est pas certainement le seul ni le plus considérable inconvénient de ces boissons tant prônées *Dans les maladies aiguës.*

XCVII. 1°. » Le point de côté
» qui survient après l'établissement
» d'une parotide considérable, la
» fièvre étant toujours dans le
» même état, annonce l'affaisse-
» ment & la mort du malade »,
suivant notre Maître de Cos (*coac.*
N°. 60.). 2°. » Le serrement de la
» gorge qui se joint à un point de
» côté considérable peut faire at-
» tendre la suppuration ». (*coac.*
N°. 113.). Comme j'ai vû la con-
firmation de la première *sentence*,
soit dans le cas d'une parotide bien
formée, soit dans le cas d'une sorte
d'abcès à l'oreille, je suis fort aise
de trouver l'explication de ce phé-
nomène. Tout le monde dit en pa-
reil cas, que c'est un reflux des
matieres; mais pourquoi ce reflux
se fait-il sur le côté? Parce que

c'est du côté & de tout le tissu cellulaire des environs que la matiere partoît ; c'étoit la base de la colonne de matiere catharreufe ; cette base s'affaïse, elle fléchit, elle se gangréne, & voilà l'origine du point de côté. On auroit beau chercher, on ne trouveroit jamais des vaisseaux propres à faire ce transport, que permet le tissu cellulaire tendu, engorgé, grippé, pour ainsi dire, contre la parotide ; comme nous l'avons expliqué ci-dessus (N^o. 95.). Il est bon de remarquer que les Traducteurs d'*Hippocrate* ont trouvé que la *sentence* annonçoit la mort avec une forte d'affaïssement paralitique : je l'ai vû précisément de cette espèce dans deux abscesses à l'oreille avec une tension des environs, (ou avec une forte de parotide *avortée* ou *éparpillée*). Il y avoit quelque chose qui intéresseoit le cerveau. Les malades moururent avec une forte douleur

douleur de côté avant de tomber dans l'agonie. On comprend aisément que ceux qui voyoient un de ces malades avec moi s'écrioient, à la fièvre maligne ! Il faut évacuer ! Moi j'y voyois une poitrine empâtée & pleine de la matiere dont une partie étoit retombée de la tête ; j'admirois la précision & la vérité de la *sentence* de *Cos*, que j'avois étudiée & méditée dans une autre occasion. La seconde *sentence*, dont il s'agit dans cet article, se vérifie pour ceux qui savent la voir & la chercher ; elle est ordinairement accompagnée de la suppression des crachats, & on la trouve quelquefois dans les maladies lentes. Dans les aiguës, la fluxion catharreuse de la poitrine semble aller son train & même cesser à la suite des remèdes généraux ; La fièvre disparoît presque entièrement (on faisoit souvent ce moment pour placer des purgatifs) ; les cra-

chats cessent ou diminuent; la gorge s'irrite, se ferre, se desseiche; le point de côté se décide au moment où l'on s'y attend le moins; la fièvre, dont on prétendoit que les purgatifs avoient emporté le *foyer*, reprend; les crachats deviennent plus ou moins ensanglantés, & quelques jours après, purulens. Je suis fâché d'être obligé de dire que j'ai vû cet accident arriver après l'application des purgatifs. Les saignées ayant étouffé la fièvre & facilité les mouvemens de la respiration, on ne pensoit qu'aux premières voies; à la *faburre*. Il y a à parier qu'*Hippocrate* auroit pensé aux crachats, & s'il avoit fallu purger, il eût purgé par le *haut*, *sursum*. Je suis bien trompé si cette marche n'en vaudroit pas une autre. Que dis-je? Je parle peut-être trop faiblement sur l'usage des purgatifs en pareil cas!

XCVIII. Les phénomènes des maux de gorge viennent se plier tout naturellement à notre théorie.

» Une grosseur qui se forme au
» col de quelqu'un qui est attaqué
» de l'angine, est un bon signe; car
» la maladie cherche une issue vers
» le dehors: dit l'*Aphorisme*, 37.
» *Sect. vj.* ». Il en est de même
d'une élévation & de la rougeur
qui surviennent en pareil cas à la
poitrine, suivant l'*Aphor.* 49. *Sect.*
vij. Ces Affertions sont confirmées
dans les *Prénotions de Cos.* Les
preuves qui en constatent la vérité
se rencontrent si souvent, que si on
en rapportoit des exemples, on
feroit tort à ceux qui voyent le
moins de malades. Je dirai seule-
ment ce dont j'ai été témoin dans
des occasions où se joignoit à l'an-
gine un gonflement au col & une
élévation considérable à la peau
des parties voisines. Ce phénomène
étoit regardé comme un accident

très-grave, & on s'écrioit : augmentation de mal n'est pas fanté ! Il m'est arrivé d'indiquer la *sentence de Cos* ; on m'écoutoit, & lorsque j'en étois à la clause qui dit, que la *maladie cherche une issue au dehors*, on m'arrêtoit : on me disoit que cela ne pouvoit être, puisqu'il faudroit que du centre de l'inflammation de l'angine, il partît une artère pour porter la matiere au dehors ; or, cette artère n'existe point ; ainsi *Hippocrate* a mis en avant une chose impossible. Un coup d'œil sur notre tissu cellulaire auroit sauvé l'honneur de *Cos*, & souvent épargné bien des saignées & quelquefois pire au malade. Je dois pourtant convenir que j'ai vû traiter des malades d'après cette idée, & qu'ils résistoient aux remèdes employés pour détruire l'inflammation extérieure regardée comme une nouvelle maladie, comme une suite de l'excessive pletore, comme un

effet de l'acrimonie érépélateuse & de l'abondance du foyer des premières voyes qui ne cessoit de fournir des sucres âcres & épais. J'ai vu des malades résister aux conséquences de toutes ces Affections triviales ; mais j'en ai vu périr ; & j'ai toujours craint des principes qui peuvent se présenter à des imaginations préoccupées , sous autant de couleurs que le Caméléon. Quoi qu'il en soit, le transport de l'engorgement du dedans au dehors (qu'il faut bien distinguer d'un gonflement qui se fait en même-temps au dedans & au dehors), ne peut avoir lieu au moyen des vaisseaux ; mais il est très-facile par le tissu cellulaire ; en effet , celui de la poche externe du col communique vers la gorge avec la poche interne (N°. 66.). J'ai vu quelquefois une tumeur comme une manière de parotide , se former & dégager l'intérieur de la gorge en

très-peu de tems : cette tumeur extérieure sembloit faire l'office d'une ventouse qui attiroit la matière au dehors. J'ai ensuite observé cette tumeur diminuer & la gorge s'embarasser de nouveau, & puis la tumeur reparoitre & se résoudre en suppurant ou finissant par des crachats qui sortoient du dedans de la gorge. Je suivois, pour ainsi dire, la marche de la matière qui flotloit du dedans de la gorge au dehors, & du dehors au dedans, quelquefois même jusques dans le tissu de la langue, du côté affecté. Si ces observations ne démontrent point la constitution spongieuse du tissu cellulaire, & que c'est lui qui donne passage à ces matières qui vont & viennent, il n'y a rien de sûr en Médecine. Je connois les ressources que peuvent fournir les anastomoses des vaisseaux sanguins pour l'explication de ces mouvemens des matières, qui ont quelque rapport

avec la maniere dont une érisipele rampe sur la peau. Mais, 1°. j'ai déjà dit (N°. 91) qu'il n'est pas question ici de ce qui arrive aux vaisseaux sanguins dans les maladies. 2°. Il doit encore moins être question de l'examen des anastomoses, eu égard aux loix qu'on prétend donner, au sujet de la circulation. 3°. Il peut y avoir quelque chose d'érisipélateux dans les phénomènes de l'angine; mais la *sentence* porte principalement sur les *gros-seurs* & les *tumeurs*. Elle me paroît en général, plus vraie dans ces cas-là, que lorsqu'il n'y a que des rougeurs érisipélateuses applaties & sans élévation; celles-ci gagnent quelquefois le dehors sans abandonner le dedans, ou bien elles y laissent des plaques gangréneuses. Il faut prendre la *sentence* dans le sens stricte de notre Maître de Cos; & ne point oublier les exceptions auxquelles elle peut être sujette.

Ces exceptions peuvent avoir lieu ;
1°. lorsque la tumeur interne du
mal de gorge se forme en même-
tems que l'externe : celle-ci ne
peut alors être regardée comme
succédant à l'autre. 2°. Dans le
cas où le mal de gorge est éré-
pelateux, gangréneux & presque
sans enflure ; alors le dehors du col
& de la poitrine, même la peau de
tout le corps se couvre^{nt} d'une rou-
geur quelquefois très-suspecte.
Cette rougeur peut, suivant *Hip-
pocrate* lui-même, rentrer & tom-
ber dans l'intérieur. J'ai vû cet ac-
cident.

XCIX. » Lorsque l'angine dis-
» paroît & qu'elle tombe sur le poul-
» mon, il faut attendre la mort au
» septième jour, passé lequel il se
» formera une suppuration. *Aphor.*
» 10, *sect. v.* La matiere de l'an-
» gine se porte au dedans, lorf-
» qu'ayant disparu, elle fatigue le
» poulmon & que le malade respire

difficilement. (coac. N^o. 367.) ».

Il y a déjà longtems que ces *sentences* m'ont singulièrement étonné, pour la premiere fois. Je voyois un Médecin (*Daban, de Pau*) attaqué d'un mal de gorge pour lequel il se fit saigner deux fois du bras, une fois du pied & puis il se purgea. Je traitois le malade comme un très-jeune Médecin en traite un autre âgé de cinquante ans. La gorge paroissoit en bon état, lorsque tout d'un coup le malade tomba, vers le cinquième jour de la maladie, dans un étouffement considérable. Il regarda cet accident comme un signe de l'inflammation du poulmon : la poitrine s'engorgeoit ; je proposai l'application d'un vésicatoire à la nuque ou derriere les oreilles ; le malade n'y consentit point, craignant d'augmenter le feu & l'irritation : il me dit qu'il falloit le saigner de la langue, pour faire une dérivation vers la

gorge ; accusant la saignée du pied , qui avoit fait , suivant lui , une *révulsion* trop considérable. J'essayois en vain de lui faire sentir le peu de rapport qu'il y a entre les vaisseaux sanguins du poulmon & ceux de la langue ; il fallut que je le saignasse moi-même aux veines de la langue ; il perdit beaucoup de sang ; il s'affoiblit ; la poitrine s'engorgea entièrement ; la tête se prit , & le malade mourut vers le septieme jour. Je fis ~~en vain des~~ Recherches dans les Auteurs ordinaires. *Sidenham* ne spécifie pas cet accident. *Baglivi* en dit quelque chose , & notamment au sujet du pouls que je trouvai dans mon malade , tel que *Baglivi* le décrit , égal , mol , plein , fort & paroissant bon , (signe terrible en pareil cas , & dont il est question dans les *Recherches sur le pouls*). *Willis* ne parle pas de l'angine. *Fernel* , *Houlier* ne disent que des généralités , de même que nos Pro-

X
utiles

fesseurs Modernes. *Bennivenius*,
qui me confirmoit dans ce que
Celse avoit écrit, s'étoit bien trouvé
des scarifications; il avoit touché
au but & suivant l'esprit de la *sen-*
tence d'Hippocrate. Mon malade ne
voulut pas y entendre, & je puis
assurer que son entêtement venoit
du système qu'il s'étoit fait sur la
circulation du sang. Il vouloit en-
lever le sang qui croupissoit dans le
poulmon, en le *dérivant* vers la
gorge: projet fol & que dicta l'i-
gnorance des loix véritables de la
circulation! Dirai-je que j'ai vû
plus d'un Praticien qui parloient
beaucoup de ces loix & qui ne les
entendoient pas mieux que mon
malade? Ils me disoient froidement
que la saignée du bras dégorge le
poulmon, parce que le bras & le
poulmon reçoivent des branches
du même tronc; que la saignée
du pied porte à la poitrine, parce
que la tête, le poulmon & les jam-

bes ont des vaisseaux provenans du même tronc, & que par conséquent, la colonne du sang attirée par la saignée du pied tombe d'abord sur le poulmon, &c. Ce dont je ne puis douter, c'est que le transport vers le poulmon s'étoit fait, dans mon malade, comme il se fait du dedans de la gorge au dehors, c'est-à-dire, au moyen du tissu cellulaire. Il arrive quelquefois qu'après la chute de la matiere sur le poulmon la nature reprend des forces, la maladie se change en péri-pneumonie qui suppure; & cela parce que la matiere qui fait le dépôt a déjà pris une disposition prochaine à la suppuration, pendant le tems qu'a duré l'angine. C'est ce qu'indique la *sentence de Cos*. Elle prend pour *terme*, le *septieme jour* auquel la gangrène est faite, ou bien la *suppuration* arrive. Il est vrai qu'*Hippocrate* a pris un *terme* ou un jour différent dans un autre de ses

〰 Ouvrages. 〰 Si dans une angine...
 〰 la gorge paroissant guérie & la
 〰 tumeur ayant disparu, la maladie
 〰 tombe sur le poulmon, alors la
 〰 fièvre & le point de côté paroif-
 〰 sent, & le malade meurt ordinai-
 〰 rement. Mais s'il résiste pendant
 〰 cinq jours, il se formera une sup-
 〰 puration; à moins que la toux ne
 〰 survienne; car alors les crachats
 〰 deviennent abondans, & le ma-
 〰 lade entre en convalescence.
 〰 (*De morbis*, lib. ij.) 〰. Il y a donc
 trois cas particuliers à distinguer
 dans cette chute de l'angine. Dans
 le premier, la gangrène est faite au
septieme jour, passé lequel la suppu-
 ration s'établit. Dans le second la
 suppuration arrive après le *cinquieme*
jour; & dans le troisieme, la toux
 amène des crachats critiques. Cette
 troisieme tournure est sans doute la
 plus favorable; c'est celle où le poul-
 mon foncièrement bien disposé se
 trouve avoir assez de force pour cuire

& rejeter par la toux la matiere de la fluxion. Dans la seconde, la suppuration arrive, suivant *notre Maître*, le *cinquieme jour*, & dans la premiere, la gangréne est à craindre jusqu'au *septieme*. N'y a-t-il pas une contradiction évidente entre ces deux textes? Prenez garde qu'ils n'expriment pas, l'un & l'autre, le même degré de maladie. Tantôt le malade étouffe dès les premiers jours de la chute de l'angine; c'est lorsque la matiere est gangréneuse & que le poulmon a déjà souffert considérablement. Tantôt il résiste *cinq jours*, après lesquels arrive la suppuration; c'est lorsque le poulmon étoit déjà affecté, sans qu'il fût, pour ainsi dire, *entamé*. Enfin la gangréne survient quelquefois au *septieme*; c'est lorsque la péri-pneumonie a eu le tems de parcourir tous ses tems, & de tomber en gangréne, ou d'y résister pour se disposer la suppuration. Ainsi les dif-

férens énoncés d'*Hippocrate* ne se contrarient point ; ils peignent des états de la même maladie , lesquels ne diffèrent que du plus au moins. Je crois que le plus sage est de prendre , pour le point le moins variable ou le plus assuré , le *septieme jour* ; il amene une révolution heureuse si c'est la suppuration , & malheureuse si c'est la gangréne. Il me paroît surtout important de remarquer que lors de la chute de l'angine sur le poulmon , il n'y a que deux ressources , la suppuration & les crachats. Or , les précurseurs de ces deux révolutions , sont la douleur & la fièvre , qu'il faut bien se garder d'éteindre précipitamment. On tenteroit envain la résolution d'une matiere qui ayant déjà , pendant le cours de l'angine , reçu quelques degrés de coction , doit occasionner un dépôt ou bien être crachée ; si le poulmon résiste à la gangréne. La fièvre est la grande & l'unique

ressource ; *Hippocrate* le répète en plusieurs endroits du livre de *morbis*, que nous venons de citer. Il le répète parce qu'il l'avoit vû, & non point parce qu'il l'avoit imaginé. Il faisoit ses tableaux d'après nature, & sur le sujet même. Nous ne saurions assez le publier dans un siècle où tant de Médecins, & tant d'autres personnages sont, pour ainsi dire, à l'affût de la fièvre, pour la combattre dès qu'elle ose se montrer. Pauvre manœuvre, fondée sur l'impéritie, & qui pis est encore sur des opinions scientifiques, mille fois plus dangereuses qu'une sage & modeste incertitude !

C. » La douleur de l'hyppocondre, dans un malade attaqué de l'angine, qui n'a point passé par la coction, jointe à l'accablement & à la déperdition des forces, devient mortelle, sans qu'il paroisse y avoir lieu de s'en douter. (*Coac. N°. 374*). Cette sen-

rence a beaucoup de rapport avec la seconde de l'article 99. L'angine ayant disparu & étant réputée guérie, l'amas se fait sur le poulmon d'une maniere insensible; les malades semblent être en convalescence; la fièvre est à peine sensible, le dépôt se forme, les forces diminuent, les malades tombent dans la pthysie pulmonaire, ou meurent subitement. J'ai vû arriver cet accident d'une maniere non équivoque à l'*Hôpital de la Charité de Paris*; le malade qui avoit eu un mal de gorge & qui avoit été traité à l'ordinaire, étoit au point de fortir de l'Hôpital; il avoit pris congé, il avoit déjeuné comme cela se pratique un jour de congé ou de sortie. Il mourut en sortant; & la poitrine fut trouvée pleine de matiere purulente. J'ai vû dans le même Hôpital un malade qui paroissant en convalescence après un mal de gorge, mangea un œuf le matin.

& mourut subitement dans la journée. On s'en prit à l'indigestion ; mais dans le vrai la maladie n'avoit pas donné des signes de coction ; il n'y avoit point eu de révolution ni d'évacuation critique. Enfin il m'est arrivé de voir mourir quelques malades en convalescence des maux de gorge , le jour même d'une Médecine. J'y ai moi-même été pris il y a dix-huit ans : je purgeai un vieillard ; je le croyois guéri d'un mal de gorge qui avoit paru très-léger ; mon malade mourut pendant l'effet de la Médecine. Ces exemples m'ont appris à respecter la *sentence d'Hippocrate* : j'ai appris à craindre les suites d'une sorte de suintement qui se fait à travers le tissu cellulaire , & qui imbibe peu-à-peu toute la poitrine , & la mine sans qu'on s'en apperçoive. J'ai enfin appris à me défier des angines étouffées , & avortées à force de saignées & de purgatifs. Les réci-

dives , les pthísies pulmonaires , la mort même la plus imprévue sont les suites de ces traitemens peu mesurés. Je ne croirai jamais une angine véritable hors de tout danger que lorsqu'il y aura eu des signes non équivoques de coction. C'est à quoi doivent , ce me semble , penser bien sérieusement , ceux qui ne font point cas de ces sortes de révolutions critiques ; ou qui ne veulent pas disent-ils croire aux crises & aux coctions. Ces efforts salutaires de la nature , (je l'affure hautement après l'avoir observé avec le plus d'attention qu'il m'a été possible) , arrivent , même contre l'intention de celui qui traite la maladie ; ou du moins à son inscu. La nature sauve quelquefois les malades à travers le *chamaillis* & la *pétulance* du traitement. Il peut croître des fleurs parmi les ronces & les épines. L'ivroie n'étouffe pas tout le bon grain. Détruire les ronces ; arracher l'ivroie : voilà l'objet du Médecin.

CI. » Les malades attaqués de
» l'angine & qui ont la gorge sèche
» & lisse, avec des crachats peu
» fournis, sont en danger (*coac.*
» N^o. 369). La chute de l'angine
» sur le poulmon est d'autant plus
» à craindre qu'il n'y a point eu
» de crachats. (*ibid.* N^o. 363.). Il
» faut tout craindre pour les ma-
» lades, qui étant attaqués de l'an-
» gine, ne crachent pas des ma-
» tieres cuites, le plutôt possible
» (*ibid.* N^o. 371.). Rien n'est si dan-
» gereux que l'angine dans laquelle
» il ne paroît au dehors aucun pro-
» duit d'un effort salutaire (*ibid.*
» N^o. 372.) ». Il a été question
jusqu'ici des phénomènes qui suc-
cèdent à la chute de l'angine sur le
poulmon; ces phénomènes sont des
accidens plus ou moins à craindre.
La substance cellulaire embarrassée
par les restes d'une mauvaise coc-
tion, ne peut manquer de tourner
à la suppuration ou à la pourriture,

Les *sentences* de cet article peignent les révolutions nécessaires à l'heureuse terminaison de l'angine. Elle doit tourner aux crachats de bonne espèce. Ces *sentences* sont évidentes & démontrées par mille expériences. Tout Médecin raisonnable en conviendra, & il avouera aussi que l'abondance de ces crachats est quelquefois si considérable, qu'il n'est pas possible d'imaginer qu'ils ne viennent de tout le tissu cellulaire de la gorge, de la poitrine & des environs qui composent la poche muqueuse, spongieuse & cellulaire dont nous avons parlé tant de fois. Prétendre que cette matière vient toute des vaisseaux & uniquement par la voie de la circulation, ce seroit avancer que toutes les eaux qu'un hydropique rend quelquefois, viennent uniquement des vaisseaux. On conviendra, sans doute, que dans l'hydropisie, les cavités & les cellules de la substance mu-

queuse, sont pleines de cérosités, plus ou moins dénaturées. Or, on trouvera, si on y regarde de bien près, que tout le tissu cellulaire de la poitrine & de ses appartenances est souvent imbibé de suc^s hétérogènes & surabondans, dans une angine comme dans une fluxion de poitrine. On verra l'effort que tout ce *système muqueux* fait pour porter aux crachats. Au moins, sommes-nous bien en droit de conclure que ceux qui essayent d'arracher la matiere de l'angine par les saignées & les purgations réitérées, s'opposent directement à l'effort naturel des parties qui, suivant les *sentences de Cos*, se dégagent par les crachats & doivent même se dégager ainsi, sans quoi les suites de la maladie sont fort à craindre. J'ai parlé ci-dessus (N^o. 99.) du peu de ressource que j'ai trouvé il y a longtems, dans quelques Auteurs qui n'avoient pas pris l'esprit d'*Hip-*

perccrate, au sujet de l'angine; nous sommes amplement dédommagés aujourd'hui, par le célèbre Commentateur des Œuvres de *Boerhaave* (*Van-Swieten*). Vous trouverez dans ses Commentaires plusieurs *sentences d'Hippocrate*, très-bien ramenées. Celle qui concerne la chute de l'angine (*N^o. 99.*) n'y est point oubliée. C'est un fait d'autant plus intéressant, que la *sentence d'Hippocrate* semble pouvoir anéantir la proposition 809, de *Boerhaave*. Voici cette proposition.

Il faut se presser dans l'angine inflammatoire & ne pas perdre un moment; c'est pourquoi, 1^o. on aura recours à la saignée, & cette saignée doit être considérable & réitérée jusqu'à ce que la faiblesse, la pâleur, le froid, l'affaiblissement des vaisseaux prouvent que les forces qui restent au malade ne peuvent point augmenter la tumeur & la rigidité des vais-

seaux. 2°. Il faut évacuer le ventre, au moyen des purgatifs forts, pris par la bouche ou donnés en lavemens, & ces purgatifs, de même que les lavemens doivent être répétés... 1°. *Boerhaave* n'indique pas les vaisseaux qu'il faut ouvrir. 2°. Les conditions qu'il exige de l'effet des saignées, sont très-vagues. *L'affaissement des vaisseaux* est plus que vague, & peut-être fort à craindre. *Aretée* avoit vû mourir des malades sous la lancette, *Cælius Aurelianus* vouloit des saignées modérées, & ne tiroit que ce qu'il falloit de sang pour diminuer les contractions. *Trallien* craignoit que la foiblesse procurée par les saignées, ne portât la matiere au dedans. 4°. Il semble que *Boerhaave* veuille qu'on purge violemment d'abord après la saignée. Est-ce après la première, ou avant de la réitérer? Il ne marque point quel jour de la maladie

il

il faut réitérer ce purgatif violent.

5°. Cette proposition de *Boerhaave* est copiée de *Celse* & de plusieurs autres qui s'expliquoient pourtant avec plus de précision & de retenue.

6°. *Paul d'Ægine* doit être mis dans la classe des Médecins qu'on vient de citer & qui craignoient les fortes saignées. Mais il n'étoit pas le seul, quoique *Van-Swieten* ne cite que lui, en attaquant ses raisonnemens qui ne font rien au fonds de son opinion & qui ne sont pas détruits par ceux de *Van-Swieten*. 7°. Quant au purgatif violent, donné & réitéré subitement, *Hippocrate* avoit dit
» que lorsque la violence de la suf-
» focation contraint le malade à
» rendre ses excréments, il est dé-
» sespéré, (*coac. N°. 368.*) & que
» lorsque les crachats ne vont pas
» bien dans l'esquinancie, un grand
» nombre de selles réduisent le ma-
» lade dans une forte d'état de pa-
» ralisie (*ibid. N°. 377.*) ». Un pur-

gatif violent peut occasionner ces accidens. *Avicenne* ne vouloit point de purgatifs au commencement de l'angine; non-plus que *Cælius Aurelianus*. *Paul d'Ægine* n'en parle pas. *Rases* les vouloit très-légers ainsi que *Fernel* qui ne les croyoit point convenables dans l'angine purement inflammatoire. *Sidenham* hésitoit, ainsi que *Sennert*, lorsqu'il falloit purger en pareil cas. *Hofman*, de même que *Zacutus-Lusitanus* étoit décidé pour les minoratifs. 8°. Pourquoi ne pas parler de l'émétique par préférence aux purgatifs, puisque d'après *Paraxagore* & *Héraclite* de *Tarente*, parmi les Anciens, *Riviere* & plusieurs autres modernes, ont arraché des malades à la mort, en les faisant vomir, dans cette maladie. *Boerhaave*, dit-on, n'aimoit pas l'émétique. *Homere* se laissa quelquefois vaincre par le sommeil, & *Hercule* s'abassa jusqu'à filer. *Hercule* &

Homere étoient des hommes fujets aux préjugés & à l'erreur, comme tant d'autres. Il ne faut pas aimer ni prodiguer l'émétique, fans doute; mais il faut favoir le manier; il eft quelquefois d'un ufage convenable dans les maladies qui font au-deffus du diaphragme, fuivant l'expreflion d'*Hippocrate*. 9°. *Aetius* obferve expreffément qu'*Archigène* n'aimoit pas des faignées fi promptes & fi copieufes dans l'angine, de peur que par cette manœuvre la matiere ne tombât fur le poulmon. *Fernel*, & avant lui *Trallien*, avoient fait ufage de cette réflexion; c'eft le point principal où j'en voulois venir. Cette réflexion d'*Archigène* cadre très-bien avec la *Sentence de Cos*, concernant la chute de l'angine fur le poulmon. Je puis affurer que j'ai vû les faignées faire difparoître le mal de gorge, & fupprimer les crachats; le poulmon s'embarrafloit enfuite, comme dans

mon Médecin malade (N°. 96 .
J'en dis autant & pire encore des
purgatifs violens ; peut-être pour-
rois-je excepter l'émétique. En un
mot, l'angine la plus éminemment
inflammatoire, n'est souvent qu'un
mouvement violent de la nature
qui fait effort pour trouver, dans
la gorge, une issue qui dégage le
poulmon & les environs. L'orage
le plus violent amène quelquefois
un calme fort heureux. Elle est ap-
puyée, cette inflammation, sur
un engorgement *muqueux, cathar-
reux*, & pour ainsi dire, *cellulaire* :
le lieu de cet engorgement peut
tomber dans un affaissement mor-
tel par les violentes évacuations.
S'opiniâtrer en brusquant l'avan-
ture, à faire disparoître le mal de
gorge par des saignées abondantes
& des purgatifs très-forts, c'est tom-
ber dans l'écueil annoncé dans la
sentence d'Hippocrate, sur la chute
de l'angine ; c'est perdre de vûe les

sentences sur la nécessité des crachats, dont il est question au commencement de cet article. Ces fautes ne peuvent manquer d'arriver lorsqu'on saigne & qu'on resaigne jusqu'à l'affaissement des vaisseaux, & qu'on purge à toute outrance sans savoir quand, ni comment, ni pourquoi. » J'ai souvent vû, d' » *Van-Swieten*, que la douleur de » l'angine disparoissant, le poul- » mon s'embarassoit, quelquefois » avec un point de côté... Plus- » sieurs sont morts, & très-peu se » sont sauvés parmi ceux que j'ai » traités, quoique j'eusse employé » très-promptement les remèdes » les plus efficaces ». Si ces re- » mèdes étoient, comme il y a lieu de le croire, ceux qui sont indiqués par *Boerhaave*, l'aveu de *Van-Swieten* ne rend-il pas ces remèdes très-suspects? Qu'arriveroit-il de pire en procédant un peu moins vivement? L'émétique donné à

propos , peut enlever les obstacles à la marche naturelle de la maladie, & favoriser la *maturation*. C'est un fait dont je crois que tous les Médecins François auroient des preuves à donner. Chacun doit se contenter de dire ce qu'il a observé. Je me souviens que dans ma jeunesse , mon pere (*Antoine de Bordeaux*) porta , à plusieurs reprises , le calme & ramena les espérances dans des Cantons & des Villages entiers , où des maux de gorge épidémiques faisoient les plus cruels ravages. L'émétique étoit un de ses principaux secours. Il est donc bien étonnant que dans tout le traité de l'angine , fait par *Boerhaave* & commenté par *Van-Swieten* , il ne soit pas même question de l'émétique. Ce remède me paroît être dans cette maladie , suivant les vœux de la nature , plus que la saignée & les purgatifs. Il ouvre les voies de la pituite , des

sur le Tissu Muqueux. 151
crachats & des sérosités qui inon-
dent la bouche & la gorge, lorsque
la maladie se termine heureuse-
ment. *Hippocrate*, il est vrai, em-
ployoit les purgatifs dans l'angine ;
mais il insistoit sur la réflexion sui-
vante : « Le ventre ne doit être ni
« trop resserré, ni trop lâche. (*De*
« *morb.* lib iij.) ». Il parle de dix
espèces de mal de gorge, & il con-
seille principalement des remèdes
sur les parties affectées ; il ne craint
point la suppuration ; au contraire,
il l'attend & la prépare quelque-
fois. Voici une courte notice de ce
que j'ai observé moi-même. 1°. En
1744 & 1745, dans le *Béarn* ma
Patrie, beaucoup de maux de gorge,
dont plusieurs moururent, surtout
parmi les enfans ; j'en conservai par
l'émétique & quelquefois de ceux
qui paroissoient à l'extrémité. 2°. En
1745 & 1746, à *Montpellier*, où
j'étois revenu (après y avoir pré-
cédemment resté depuis 1739 jus-

qu'en 1744) ; Une épidémie de maux de gorge, dans laquelle j'ai vu donner très-hardiment l'émétique à des malades de tout âge & de tout sexe, & dans les angines les plus inflammatoires. 3°. En 1747 & 1749, à *Paris* & à l'Infirmerie Royale de *Versailles*, mêmes observations qu'à *Montpellier*, quoiqu'à *Paris* on s'appesantit sur la saignée beaucoup plus qu'à *Montpellier*. 4°. Mêmes observations à *Paris* & notamment, en 1758, 1759 & 1762, pendant des épidémies nommées par quelques personnes la *drollette* ensuite la *petite Poste*: j'ai même expressément noté en ce tems-là, un mal de gorge d'abord léger, augmentant sans cesse jusqu'au quatrieme jour qui amena la mort, après sept saignées; Un écoulement critique par le nez & les oreilles, dans lequel ~~deux~~ saignées & trois purgatifs n'avoient d'abord rien fait; mais le quatrieme

deux

purgatif fut fuivi de convulfions affreufes & de la mort ; Un très-mauvais effet de l'application des vésicatoires réitérée plusieurs fois autour du col ; Le bon effet de l'é-métique , dans un Couvent où je fus appellé avec d'autres Médecins qui consentirent aux vomitifs , auxquels le Médecin ordinaire n'avoit pas pensé. S'il étoit enfin permis de ne pas abandonner (dans les maux de gorge , comme en tant d'autres) , les trois quarts de la be-fogne à la nature ; il me femble qu'il y auroit moins d'inconvé-niens à infister fur les vomitifs que fur les faignées & les purgatifs ; fur-tout les purgatifs forts ; car je crois être affuré que beaucoup de boif-fons regardées comme purgatives ne font que des efèces de lavages heureufement *indifférens* , ou fans un effet qui tire à conféquence , dans bien des cas. Il y a , au contraire , des purgatifs très violens ,

X
qui peuvent faire une révolution terrible : il ne faut pas diffimuler que les purgatifs prescrits pour l'angine par *Hippocrate*, *Gallien*, & *Tral-lien* étoient précisément de cette dernière espèce ; c'étoit l'*Elaterium* : mais on fait depuis *Dioscoride* , que cette drogue est un puissant vomitif , & elle ne pouvoit guères manquer d'exciter le vomissement dans l'angine , en la donnant à quatre , six ou douze grains , qui étoient les doses ordinaires , suivant *Dioscoride*. Si donc *Boheraave* , & *Van-Swieten* s'appuyent de l'autorité d'*Hippocrate*, pour donner des purgatifs forts , parce qu'il employoit l'*Elaterium* ; nous pouvons aussi nous appuyer de la même autorité pour donner les vomitifs.

CII. La pituite étant agitée dans la tête , elle tombe quelquefois en grande quantité sur la gorge , sur les mâchoires & sur le col , & elle occasionne l'an-

gine. (*De morb. lib. ij.*) Elle tombe de même sur les amigdales, sur les environs de la langue, sur les gencives & sur les autres parties de la bouche (*ibid.*). La tête appesantie & pleine d'humeurs, se dégage lorsqu'il se fait un écoulement d'eau & de mucosité, par les narines ou par les oreilles (*ibid.*). Même dégage-ment arrive, lorsqu'à la suite des douleurs vagues sur la tête il survient un flux de pituite, par les narines, la bouche, ou les oreilles (*Aphor. 10, Sect. iv.*), ou bien lorsqu'il se décide un crachement abondant (*coac.*). C'est ainsi que la toux & la salivation dissipent les tumeurs des environs des oreilles (*prædict. 167*). Ainsi le visage qui étoit gonflé, venant à s'abattre & à reprendre son état naturel, la rémission de la maladie n'est pas éloignée (*coac.*)..... Or, les humidités

ou les fontes des oreilles arrivent
principalement aux enfans nou-
veaux nés, de même que les
aphtes à la bouche & les vomif-
semens.... paroissent ensuite les
maux des gencives, & ensuite
les maux de gorge... les grosseurs
des glandes du col, & d'autres
éruptions pareilles... dans un âge
plus formé, les saignemens de
nez (*aphor.* 24 & 26, *sect.* iij.)...
Enfin, ceux qui ont des maux
de tête, surtout au front, à la
suite de l'impression du vent, &
du froid qui succède à la chaleur,
en sont délivrés par des fontes
du nez ou par enchifrenemens;
ils sont aussi foulagés par un
écoulement de pituite par le nez,
& au moyen de l'éternuement,
(ou naturel ou procuré par
l'art....), il s'ensuit des cathar-
res & des toux; & lorsque les
éternuemens n'aboutissent à rien,
il faut s'attendre à des engorge-

mens suivis de la perte naturelle
des couleurs ; ... ces abscesses &
le crachement de pus sont quel-
quefois utiles dans ces maladies
portées à un certain point... Il
faut en dire autant d'une érup-
tion sur la peau & notamment
sur celle de la tête. (*Prædict.* lib.
ij.) Ces sentences de l'Ecole de
Cos, avoient jetté de profondes ra-
cines dans les esprits ; elles entraî-
nerent les suffrages des successeurs
d'*Asclépiade*, ennemi déclaré des
Anciens. Elles furent en vogue
chez les Arabes, non moins que
parmi les Partisans des Médecins
François, Traducteurs d'*Hippo-
crate*, dans le seizième siècle. Les
Chimistes parurent ; la Médecine
changea de face. La découverte
de la circulation du sang acheva la
révolution & sapa les fondemens
anciens encore plus profondément
que les Chimistes. Les dogmes de
Cos furent mis au rebut des Biblio-

téques : on ne les lut plus; on affecta d'en effacer jusqu'aux plus légères traces : on changea tout, jusqu'au langage de l'art. Il resta toujours parmi le peuple, quelque échappée de cet ancien langage. C'est un fait qui me frappa, & dont j'avois peine à trouver la raison, lorsque je commençai d'exercer la Médecine. Je l'ai dit ailleurs, (*Recherches sur l'Histoire de la Médecine*); il me sembloit, en écoutant les malades rendre compte de leurs incommodités, entendre des Elèves de Cos. On me parloit des *sérosités*, qui de la tête tomboient sur la poitrine; de ces mêmes *sérosités*, qui partoient du derriere de la tête, & qui venoient s'évacuer par le nez, par les yeux, par les oreilles; des coups de soleil & de serein qui avoient porté dans la gorge, dans le nez & les gencives, des humeurs aqueuses, froides, épaissies, &c. Il me fallut du tems pour me faire à ce jargon, si éloigné de

celui que j'avois appris dans les Ecoles. On nous avoit exercés à disputer sur les petits vaisseaux, sur les globules du sang, sur la nature des esprits animaux, sur le mouvement musculaire, sur les fibres du cerveau & mille autres petits objets de cette valeur. Telle étoit, en effet, l'éducation que nous recevions à *Montpellier*: j'en atteste tous mes condisciples, victimes comme moi immolées, aux visions hardies de quelques-uns de nos Maîtres, dont nous devons sans doute révéler la mémoire, mais dont nous sommes obligés de relever les erreurs. Mes malades élevés sous le chaume m'instruisoient plus que ceux qui habitoient les Villes. Ces premiers Maîtres de l'Art, c'est-à-dire, les malades, me ramenoient à la doctrine des Anciens sur les *catharres*, & surtout à l'*Ecole de Cos*. Je vis enfin que les *sentences* de cette Ecole, dont il est question dans cet

article, n'étoient que l'expression & le langage de la nature. Je ne fus plus surpris que ce langage se fût conservé dans les Villages & perdu dans les Villes, où les Médecins n'avoient cessé de le poursuivre, en y substituant les phrases des Universités. L'histoire du tissu cellulaire acheva de m'ouvrir les yeux; il me parut être le théâtre & le sujet de toutes ces révolution catharreuses. Il me parut évident, que la fumée abondante qui a coutume de s'évacuer par la partie chevelue de la tête, par les narines & par la bouche, retenue en divers recoins par les causes extérieures des maladies, forme des dépôts, qu'elle roule d'un lieu à l'autre, qu'elle fait quelquefois le tour de la tête pour aller aboutir aux yeux, au nez, aux poches cellulaires du col (N^o. 66.); qu'elle occasionne des grosseurs considérables dans les glandes, &c. J'avoue, à ma

honte, ou plutôt à celle de nos Maîtres, que mes malades du peuple en favoient plus que moi sur ces matieres, lorsque je sortis des Ecoles. Je rends graces pour ma part à *Van-Swieten*, d'avoir invoqué l'action du tissu cellulaire dans les angines, que *Boerhaave* appelloit aqueuses, & que *Paul d'Ægine* avoit décrites sous le nom de *defluxus* ou fluxion, d'angines pituiteuses, ou froides. Je connois la vive *Philippique* de *Van-Helmont* sur les catharres, de même que les réflexions critiques de quelques Modernes sur la membrane pituitaire. Je fais tout ce que l'Anatomie apprend sur le grand nombre de vaisseaux & de glandes que contient cette membrane; mais elle est foncièrement spongieuse & cellulaire, comme *Vinslou* l'a dit & bien prouvé. Les dépôts formés dans cette membrane sont indépendans de la direction donnée

au sang par les vaisseaux qui le contiennent. Tous les feuilletts osseux qui composent l'intérieur des narines & de la gorge, sont mols, souples, remplis de trous, pénétrés par-tout par le tissu cellulaire, & sans cesse imbibés par une grande quantité d'humeurs. Il en est comme des extrémités de tous les os que le suc graisseux de la moëlle perce & pénètre de toutes parts. Les idées des Anciens, prises sous ce point de vue, n'ont rien que de très-vraisemblable; rien qui ne puisse résister aux attaques de *Van-Helmont* & à celles de *Schneider*, qui est celui qui a le plus combattu la vieille théorie des catharres. Les Modernes eux-mêmes fournissent des armes aux Anciens. *Kaw* a démontré l'énorme quantité de liqueurs qui s'évaporent par les ventricules du cerveau. *Vieussens* a prétendu que la glande pituitaire reçoit les sérosités des ventricules par

une maniere de translocation. *Ridley* a remarqué que cette glande est la plus aqueuse, la plus molle qu'il connut. *Diemberbroeck* vouloit que quelques-uns des trous de l'os cribleux donnassent passage aux matieres du cerveau pour tomber dans les narines. *Valsalva* a trouvé dans la base de l'apophyse pierreuse de l'os temporal, des trous qui conduisent de l'intérieur du crâne dans l'oreille, de-là à la gorge, par la trompe d'*Eustache*. La dure-mere communique dans plusieurs endroits de la face avec le tissu cellulaire extérieur, surtout dans les orbites; elle se plonge dans le nez par les trous ethmoïdes. Les os de la base du crâne sont mols, spongieux, presque membraneux pendant l'enfance. J'ai vû trois enfans très en-chifrenés, très-morveux, mourir chacun d'un abscess dont une partie se trouva dans les narines & l'autre dans la tête, vers la lame cribleuse

de l'os etmoïde. Les exemples des
abcès du cerveau rendus par le nez
& par les oreilles, sont connus. Il
y a des poissons dont le cerveau
est presqu'entièrement aqueux.
Lieutaud pense que le cerveau n'est
qu'un amas de tissu cellulaire ou
muqueux. Nos Maîtres de *Cos* di-
soient » que le cerveau est sembla-
» ble aux glandes;... que les flu-
» xions tombent de la tête par les
» oreilles, par les yeux, par les na-
» rines, par le palais & par les
» veines ». (*Hipp. de glandul*).

CIII. » Le poulmon étant en-
» flammé; si la langue est dans la
» totalité de sa surface blanche &
» rude; c'est une preuve que les
» deux lobes du poulmon sont af-
» fectés; si la langue n'est blanche
» & rude que d'un côté, alors le
» lobe qui répond au côté de la
» langue blanc & rude, est inflam-
» mé. Ainsi, lorsque la douleur
» s'étend jusqu'à l'une des clavi-

30 cules , la portion supérieure du
30 poulmon de ce côté , est malade :
30 & lorsque la douleur se fait sentir
30 aux deux clavicules , les deux
30 portions supérieures du poulmon
30 sont affectées. Si la douleur se
30 fait sentir à la partie moyenne du
30 côté de la poitrine , la portion
30 moyenne du poulmon de ce
30 même côté est malade. Si c'est
30 vers les parties inférieures , alors
30 la portion inférieure du poulmon
30 est enflammée. Lorsque tout un
30 côté de la poitrine est pris , tout
30 le lobe du poulmon , de ce côté ,
30 est engorgé. Si l'un des lobes du
30 poulmon tombe sur les parois de
30 la poitrine , ces parois devien-
30 nent engourdis & sans action ; ils
30 se teignent d'une couleur livide ,
30 que les Anciens appelloient Sy-
30 dérati^{on}, comme l'impression de
30 la foudre. Lorsque l'engorge-
30 ment est moindre & qu'il ne se
30 fait point d'adhérence , alors tout

le côté est douloureux ; mais il n'est point sans action & il ne devient pas livide (*coac. N^o. 400.*) S'il est vrai , comme plusieurs Auteurs s'en sont flattés , que nous guérissions aujourd'hui bien des maladies que ne guérissent point nos Ancêtres de *Cos* , & que notre méthode empêche les accidens d'arriver au point où ils arrivoient du tems d'*Hippocrate* ; il n'est pas moins certain que les principaux symptômes détaillés dans la *sentence* dont il est question , se rencontrent si souvent , qu'il n'y a point de Médecin auquel ils puissent avoir échappé. Cette meurtrissure ou *sydération* de tout un côté , appelée *flèche* par quelques Anciens , ces douleurs vagues dans les diverses régions du côté affecté d'engorgement , cet affaïssement des malades & les autres accidens qui s'ensuivent , ne sont malheureusement que trop fréquens. Or , ce dernier

période de l'engorgement inflammatoire de la poitrine, dont *Hippocrate* rassemble ici les traits les plus marqués, éclaire beaucoup sur le mécanisme ou sur l'action de toutes les parties qui concourent à l'établissement de cette épouvantable maladie. La *sentence* de *Cos* peint ce mécanisme d'une manière concise & un peu obscure, qu'il s'agit d'étendre & de débrouiller. Consultons d'abord l'ouverture des corps morts de la *sydération* du côté. La peau qui recouvre les côtes, entre le sternum & l'épine du dos, est livide, bleuâtre, d'un rouge rembruni & semé par plaques, plus ou moins considérables. Ces plaques s'étendent quelquefois jusqu'au bas-ventre & à la cuisse; mais surtout vers les aisselles, le col, le dehors de la gorge, les environs des oreilles & des clavicules. Faites des incisions sur cette peau, vous en trouverez le tissu

engorgé, imbibé, meurtri, & tout le tissu cellulaire qu'elle recouvre, en même état & plein d'une matière ichoreuse, rougeâtre, comme la lavure de chairs & même en maniere de gelée. Les muscles des côtes & ceux qui les recouvrent, mols, jaunâtres, couleur de feuille morte, meurtris, mâchés. Entrez dans la poitrine; la totalité du poulmon est grossie, livide, noirâtre, lourde; imbibée de fucs sanguinolens, ichoreux, muqueux. Sa surface appuye en plusieurs endroits contre la plevre, & il paroît en séparant ces points de contact, des lambeaux de membrane déchirés & comme charpis. La plevre est rouge, rembrunie, excoriée dans quelques endroits. Le poulmon nâge dans une férosité rougeâtre & mêlée à une matière semblable au blanc d'œuf à moitié cuit: ce blanc d'œuf fait même, le plus souvent, un enduit ou un vernis
comme

comme membraneux , plus ou moins épais , colé au poulmon & à la plevre , & colé de façon à laisser quelquefois des marques de déchirure quand on l'arrache. Le diaphragme est livide dans les endroits par lesquels il touchoit le poulmon. Le haut de la plevre , vers la clavicule , est aussi livide , & cette lividité s'étend jusqu'aux muscles du col répondans aux taches extérieures de cette partie. Vous la poursuivrez quelquefois suivant la longueur de la trachée artère & de l'œsophage , jusqu'à la gorge & la base de la langue , dont le tissu est de même noirci , engorgé , ramolli , d'un rouge plus ou moins foncé , &c. Tel est le tableau que présente l'inspection d'un corps mort de la gangrène dans la poitrine : si tous les traits ne se trouvent pas dans un seul sujet , on les rassemble sur plusieurs , & ces différens morceaux joints les uns aux

autres, font l'image la plus complete qu'on puisse avoir de la *sy-dération* dont il est question dans la *sentence*. Voilà, suivant l'aveu unanime de tous nos Médecins, l'état le plus éminemment inflammatoire & l'effet le plus marqué de la plus violente inflammation qu'on puisse observer: j'en conviens sans doute; & quoiqu'il soit hors de mon sujet de parler de l'état des vaisseaux; je comprends qu'il s'est fait dans le poulmon un *raptus*, c'est-à-dire, un effort violent du sang, un torrent, qui a rempli tous les vaisseaux, même les veineux: je crois qu'ils sont dans ce cas-ci, engorgés, forcés, pleins d'un sang dénaturé, fort aisés à se déchirer s'ils ne le sont déjà: j'ai essayé d'injecter les vaisseaux du poulmon ainsi tuméfié; la matiere de l'injection ruisseloit par différens endroits de la surface du poulmon & s'accumuloit en différentes parties de sa

substance : j'ai lavé dans plusieurs eaux, un morceau de poulmon enflammé, il ne m'a point été possible de lui redonner sa souplesse & sa légèreté naturelle ; il étoit dénaturé, carnifié, semblable à une grande cicatrice. Quoi qu'il en soit, Il y a d'autres objets que les vaisseaux qui fixent aujourd'hui notre attention. 1°. Toute la poche cellulaire de la poitrine (N°. 52, &c.) macérée, dénaturée, comme changée en substance coëneuse, pleine de sang, de sérosités, de glue & de mucosité : le corps cellulaire propre au poulmon dans le même état de délabrement, comme je viens de l'exposer. Cette poche, considérée dans tous ses prolongemens, ou dans tout son *département*, & de manière à pouvoir être séparée du reste du corps, ne formeroit qu'un sac ou une masse de putrilage, s'il est permis de parler ainsi. 2°. L'espace qui se trouve

entre la plevre & la surface du poulmon & qui est ordinairement plein d'une fumée aqueuse, mobile, pénétrant toutes les voies & dirigée surtout vers l'intérieur du poulmon & de la gorge, est, dans le cas de la *sydération*, occupé par de l'eau & une sorte de mucosité plus ou moins décomposée. Qu'est-ce que cette mucosité semblable au blanc d'œuf à moitié cuit; quelquefois même très-compacte? Il y a longtemps qu'elle a été apperçue par de bons observateurs, dont plusieurs s'en sont tenus à exposer leurs doutes; comme *Sidenham* &, d'après lui, *Van-Swieten*. Il y a vingt-cinq ans que nous en recherchions l'origine & la nature à *Montpellier*; guidés par un de nos Maîtres, M. de *Sauvages*, qui s'occupoit beaucoup de cet objet & de plusieurs autres très-utiles; j'ai fait bien des tentatives pour asséoir mon opinion sur ce point. Je fis en 1749,

des expériences (consignées dans le *Journal des Eaux Minérales de Baréges*, & indiquées dans la *Thèse Aquitaniæ Minerales aquæ. 1754*): j'avois cru que ces eaux avoient peut-être la vertu d'empêcher la coagulation de la mucosité du sang. Je fis & refis souvent l'expérience de *Ruisch*, ou plutôt d'*Hippocrate*, qui formoit des membranes en battant le sang dans de l'eau, &c. Je crus enfin appercevoir que cette mucosité ne se trouvoit pas en tout tems dans le sang; qu'elle y arrivoit par un mouvement ou par un reflux violent. J'imaginai, & je reste encore dans cette opinion, que cette partie muqueuse, disposée à se condenser, faisoit une vraie pletore particuliere dans bien des incommodités & des maladies (surtout celles du tissu cellulaire). Or, dans ce cas-là, & notamment dans l'engorgement inflammatoire du poulmon, le tissu cellulaire, qui est le principe & le

siège de la nutrition (N^o. 17 ; &c.) se trouve mal disposé & la substance muqueuse presque changée en couche nourricière , est rejetée dans le sang : elle s'épanche irrégulièrement dans le tissu de la partie enflammée. C'est elle qui nâge dans le sang & qui se concret dans les palettes , lorsqu'elle s'y trouve ; cette concretion ne se fait pas toujours ; c'est elle qui forme la base cellulaire ou muqueuse , enfin le noyau de toute inflammation ; elle est la matière de la coction , de la suppuration , de la cicatrice ; elle s'échappe & s'épanche à travers les surfaces des parties enflammées , ainsi que le poulmon ; elle se concret partout où elle s'arrête , & se change en couches membraneuses , suivant la disposition des parties entre lesquelles elle tombe ; elle forme jusques dans le tissu des vaisseaux , quelques amas connus sous le nom de concretions polipeuses ; elle se

montre dans le sang tiré des veines, lorsqu'elle y existe ; & quelquefois une secousse donnée par un vomitif ou autrement l'a fait reparaître ; ce qui prouve qu'elle faisoit un dépôt quelque part, ou qu'elle vient du tissu spongieux & cellulaire des parties. Ainsi, l'état du sang communément appelé inflammatoire est, à mon avis, celui d'une pletore de suc muqueux ou nourricier, repompé, arraché au tissu cellulaire qu'il alloit nourrir ; & qui ne peut plus, étant retourné dans le sang, acquérir le *liant* nécessaire pour être changé en couche nourriciere (N°. 17, &c.) ; mais il aime toujours à se condenser ; il fait une sorte de corps étranger (peut-être propre à purifier le sang comme la cole de poisson clarifie le vin), que la nature chasse par les évacuations, après l'avoir diversément travaillé ; qu'elle exprime même à travers le tissu des parties :

telle est l'espece de gelée qui couvre le dedans de la bouche dans certains maux de gorge ; telle est aussi la gelée que pompent quelquefois les vésicatoires ; telle est enfin la membrane coëneuse qui couvre la surface du poulmon considérablement engorgé, & qu'on a trouvé quelquefois jusques dans l'intérieur des bronches d'où elle est arrachée en petits morceaux qui imitent la gelée la plus parfaite , &c. Tout cela posé , la *sentence de Cos* devient un peu plus claire. La *sydération* extérieure n'est que l'image de l'intérieure : c'est le tissu cellulaire dénaturé , farci de matiere sanguinolente , ichoreuse & muqueuse. La douleur s'étend jusqu'à la clavicule & les environs lorsque la nature fait effort vers ces parties supérieures ; mais ces efforts sont infructueux , la tournure qui amène la gangrène , en arrête les progrès , à moins qu'une heureuse coction

n'ait précédé. La douleur varie suivant l'affection des diverses portions de la poche cellulaire où se trouve le principal noyau de l'engorgement. Le poulmon s'appesantit & s'attache à la plevre; parce qu'il est lui-même empêtré par une masse gluante, rebelle à toute résolution, ou à une bonne coction; cette masse pénètre le poulmon de tous les côtés; la matiere muqueuse s'épanche entre le poulmon & la plevre & les colle ensemble; c'est la matiere des crachats qui suit une fausse route. Les malades sont affaiblés & engourdis. Qui n'en a vû dans ces occasions, des plus vigoureux, hors d'état de se remuer, d'une lourdeur à surprendre, cloués dans leur lit par la douleur, & plus encore par la pèsanteur de la poitrine, qui les opprime, & qui est désormais le centre où toutes les humeurs du corps sont attirées? Bientôt leur tête se prend, parce que

le sang s'arrête de proche en proche jusqu'au cerveau , & que les nerfs , plongés dans un foyer de pourriture , sont eux-mêmes gênés , décomposés , & qu'ils perdent la sensibilité & la vie : on connoît l'horreur des nerfs pour les premières approches de la gangrène ; mais on ignore les raisons de cette horreur ou de cette anthipatie entre l'être vivant & l'être mort , ou plutôt le passage du vivant au mort , par la pourriture , &c. Quant à ce qui concerne l'état de la langue dans la *sentence* , il n'est pas surprenant qu'elle soit affectée des deux côtés lorsque les deux lobes du poulmon sont enflammés. On a vû ailleurs (*Nº. 66.*) que la langue communique avec les deux poches cellulaires de la poitrine , qui la partagent en deux. Il est pour la même raison aisé de sentir pourquoi la langue est blanche , rude , & seiche , qu'elle devient même noire , qu'elle

sur le Tissu Muqueux. 179

se gerce ou se déchire, & qu'elle devient collante (suivant les expressions d'*Hippocrate*, lib. iij, de morb.). Ces modifications sont l'effet nécessaire de la fusée de *sydération*, qui se prépare & qui s'étend ensuite en suivant la direction & le cours de la colonne cellulaire, qui de la gorge monte à la langue. Tous ces faits sont prouvés par l'observation qui est conforme à la décision de *Cos*. J'ai vû plus d'une fois la langue rester opiniâtement rembrunie du côté de la douleur & de l'engorgement du poulmon & de la plevre, jusqu'à parfaite maturation de la maladie; alors elle se couvroit de matiere cuite & muqueuse. (N^o. 97, &c.). Il y a plus; voici du moins ce que j'ai crû avoir remarqué, c'est que la langue suit ou marque la marche de la douleur qu'*Hippocrate* a dit se montrer, tantôt au milieu, tantôt au haut de la poitrine: je veux dire que la

langue est affectée dans diverses portions de sa surface. Or, ces portions sont distinguées & coupées, non par une ligne transversale, mais par une ligne oblique qui vient faire avec la ligne médiane, un angle, dont la base est tournée du côté de la racine de la langue; ainsi les deux marques d'engorgement des deux côtés de la langue, sont, dans la ligne médiane, une pointe tournée du côté du bout de la langue. Il semble en un mot, que la langue soit composée de plusieurs plans, dont chacun répond à l'intérieur de la poitrine, dans l'ordre suivant. Le plan le plus approchant de la pointe de la langue, répond à la douleur de la clavicule ou à la portion la plus élevée du poulmon. Le plan suivant, qui paroît être le plus large, répond à la douleur & à l'affection du poulmon & du côté, vers la mamelle: & enfin le plan le plus profond répond à la

douleur , vers le diaphragme. Ces apperçues , que je n'oferois proposer qu'en maniere de problème , sont liées à quelques vérités développées ci-dessus (N^o. 94). Elles m'embarrassent beaucoup ; car je crois avoir observé que quelques affections du foie & de la rate se peignent sur la langue , chacune dans son côté correspondant : l'estomach se peint de même sur la langue ; aussi reçoit-elle le tissu cellulaire de l'œsophage , comme celui de la trachée artère. La difficulté consiste à distinguer sur la langue les impressions qui lui viennent du bas-ventre , d'avec celles qui ne viennent que de la poitrine. Cette matiere me paroît digne de l'attention des observateurs ; j'en suis d'autant plus persuadé que je crains toujours , lorsqu'il s'agit de regarder , suivant l'usage , la langue d'un malade , il ne me demande , qu'y cherchez-vous ? qu'y connois-

sez-vous ? Je ne sçai s'il n'y aura pas bien des Médecins qui conviendront, au moins, vis-à-vis d'eux-mêmes, qu'ils sont dans une pareille perplexité, &c. Il me reste, pour achever le tableau ébauché dans la *sentence*, à remarquer que la *sydération* porte aussi sur la joue, sur le bras & l'épaule ; qu'elle embarrasse quelquefois la gorge jusqu'à imiter l'angine ; qu'elle fait impression sur la parotide jusqu'à la grossir quelquefois ; qu'elle engorge, comme l'angine, les veines du dessous de la langue ; qu'elle intéresse les gencives du côté affecté ; qu'elle fait germer dans la bouche, sur les lèvres & jusqu'au nez des boutons ou ébullitions, souvent très-considérables ; qu'elle s'étend jusqu'au bas ventre, l'hippocondre, les reins, les parties de la génération, la cuisse, toujours en manière de rayons partant du point fixe de la douleur. Laissons ces phéno-

mènes, & notamment les derniers à expliquer par la seule théorie des vaisseaux. Contentons-nous d'indiquer que tous ces mouvemens observés, la plupart par *Hippocrate* & ensuite par d'autres, achevent de constater ce qui a été proposé ailleurs (N^o. 52, &c.) sur le *département* & l'action de la poche cellulaire de la poitrine.

CIV. Je ne puis mieux faire, en finissant, que de prendre pour base, ou pour texte de mes réflexions, les *Œuvres* de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*. Quelle autre preuve de confiance & de respect puis-je donner à des Savans illustres, qui sont aujourd'hui connus de tout le monde, & qui ont, pour ainsi dire, fait oublier les ouvrages qui les ont précédés, ceux-mêmes sur lesquels les leurs ont été calqués? » On peut
» concevoir deux sortes de péripneumonies (vraies); l'une qui vient
» de l'inflammation dans les ra-

X
meaux de l'artere pulmonaire ;
l'autre dans les rameaux de l'artere bronchiale..... La péripneumonie bronchiale, en comprimant les extrémités de l'artere pulmonaire les enflâme. (Boerhaave)..... Les arteres bronchiales étant enflammées , les ramifications de l'artere pulmonaire sont aisément affectées , puisqu'elles en sont très-voisines & qu'elles sont jointes l'une à l'autre par plusieurs anastomoses... Les effets qui dépendent de l'inflammation des arteres bronchiales & ceux qui sont dus à l'inflammation des arteres pulmonaires , sont différens... L'affection des bronchiales regarde précisément le poulmon , considéré comme un organe particulier du corps ; mais l'inflammation de l'artere pulmonaire , empêche le transport du sang , du ventricule droit au gauche , duquel dépend la vie. Les rameaux de l'artere

» bronchiale étant contigus à ceux
» de l'artere pulmonaire, il paroît
» que l'inflammation de la bronchiale,
» peut se communiquer à la pulmo-
» naire... Il faut espérer la résolution,
» si le mal est dans l'artere bronchiale;
» car alors le sang roule assez bien
» dans l'artere pulmonaire.... Si le
» lieu affecté est petit, il y aura moins
» de danger, puisque le sang arrêté
» dans quelques rame^{aux}~~aux~~, passera
» par les voisins... Le reflux du sang,
» si utile pour la résolution, ne peut
» avoir lieu (lorsqu'on saigne jusqu'à
» la défaillance) dans l'artere pulmo-
» naire, à cause des valvules de
» l'orifice artériel du ventricule
» droit du cœur.... Ainsi il n'y a
» presque rien de bon à attendre
» d'une pareille saignée. Mais ce
» reflux pourroit se faire dans une
» peripneumonie légère, qui auroit
» pour cause l'inflammation des ar-
» teres bronchiales. (*Van-Swieten*) ».
Lorsque *Ruisch* découvrit l'artere

bronchiale, (il y a près d'un siècle), il avança avec intrépidité, (*intrepide*), que personne, avant lui, n'avoit parlé de cette artere. On essaya de le contredire sur ce point, en tordant quelques passages de *Galien* où il étoit question d'*Erastistrate*. Il n'eut pas été difficile de lui opposer d'autres Auteurs. Quoiqu'il en soit, on peut le dire, avec la même confiance que *Ruisch* montrait, jamais la péripneumonie, qui a pour cause l'inflammation de l'artere *bronchiale*, n'avoit été publiée avant *Boerhaave*. *Ruisch* lui-même n'y avoit pas pensé, & en remarquant qu'il feroit possible de dire que cette artere est d'une bien petite conséquence (*parvi momenti*); il se contentoit de lui donner le soin d'apporter au poulmon un sang plus noble, plus parfait & plus exalté, que celui de l'artere pulmonaire; (*Sanguinem nobiliorem, perfectiorem, magis exaltatum*). Il ne

pensoit pas à faire jouer à son artere un rôle dans l'histoire de la péri-pneumonie. Quoi qu'il en soit, ce rôle semble avoir été jusqu'ici trop peu décidé, & devoir se réduire à bien peu de chose : en voici la preuve. L'artere *bronchiale* est annoncée comme étant le siege d'une péri-pneumonie particuliere & différente de l'autre, qui dépend de l'artere pulmonaire : immédiatement après, la péri-pneumonie *bronchiale*, comprime & enflamme l'artere pulmonaire : ensuite, les arteres *bronchiales* étant enflammées, les ramifications de l'artere pulmonaire sont aisément affectées : voilà les deux péri-pneumonies confondues, ou qui n'en font plus qu'une; en effet, les rameaux de l'artere *bronchiale* sont voisins^s de ceux de l'artere pulmonaire, & ils communiquent les uns aux autres, par plusieurs anastomoses; c'est donc la même inflammation; c'est l'engorgement des mêmes vais-

seaux; c'est la même péripneumonie. Cependant on prétend que les effets de l'inflammation des artères bronchiales & ceux de l'inflammation de l'artère pulmonaire, sont différens; cette dernière empêche le transport du sang, du ventricule droit au gauche; ce qui la rend de plus grande conséquence: l'affection de la bronchiale fait pire encore, elle arrête le sang du ventricule droit par ses anastomoses avec l'artère pulmonaire, & elle gêne le sang du ventricule gauche par sa communication avec l'aorte; sur le tout l'inflammation de la bronchiale se communique à la pulmonaire. Malgré cette communication possible & qu'on assure, avec raison, avoir lieu, à cause des anastomoses, on espère la résolution, si le mal est dans l'artère bronchiale: pourquoi cela? parce qu'alors le sang roule assez-bien dans l'artère pulmonaire. Mais il est décidé que l'inflammation bronchiale attire aisément la pulmonaire

& réciproquement , que l'artere bronchiale comprime & enflamme sa voisine la pulmonaire ; que ces deux inflammations n'en font qu'une. C'est une décision qui est d'autant plus de conséquence , que lorsqu'on saigne jusqu'à la défaillance, le reflux ne peut avoir lieu dans l'artere pulmonaire , au lieu qu'il pourroit se faire dans la péripneumonie qui auroit pour cause l'inflammation des arteres bronchiales. Ce reflux seroit alors peu nécessaire , car la péripneumonie bronchiale seroit légère , & le lieu affecté seroit petit. Mais tout cela ne peut-il pas aussi appartenir à l'artere pulmonaire , je dis la petitesse du lieu affecté , & le reflux même , à l'aide des anastomoses avec l'artere bronchiale ? D'ailleurs le sang arrêté dans quelques rameaux de l'artere pulmonaire , ne pourroit-il pas , pour les mêmes raisons , passer par les rameaux voisins , & surtout enfiler les ramifica-

tions *bronchiales*? Je me souviens que *Vinslou* a observé une ou deux fois, que l'artere bronchiale communiquoit avec la veine pulmonaire & avec l'azigos. Cette communication, malgré l'existence de la veine bronchiale que *Ruisch* a inutilement cherchée, ne pourroit-elle pas fournir quelques idées? On feroit, par exemple, voyager ces petites colonnes de liqueurs en différens sens; on pourroit concevoir (suivant l'expression de *Boheraave*) des engorgemens de ces vaisseaux, & après les avoir conçus ou imaginés, en faire des maladies particulieres; multiplier les classes & les espèces, &c. Ces engorgemens saisis à la pointe de l'imagination pourroient être mis en parallele avec les mouvemens du sang notés & combinés dans les anastomoses bronchiales & pulmonaires; peut-être même avec la distinction des deux péripneumonies, d'abord dif-

férenciées par la diversité de leurs sièges , & ensuite identifiées au moyen des communications d'une artère à l'autre , &c.

C V. Il a été permis à tout le monde d'analiser & d'examiner de près , la théorie des tourbillons de *Descartes* & l'attraction de *Newton*; j'ai donc pû entrer dans tous ces menus détails , qui font , pour ainsi dire , les infinimens petits de la théorie de l'inflammation. On ne cesse de nous opposer ces embarras , ces plétores des petits vaisseaux , leurs séries , leurs calibres , la décomposition & la dépression des globules , &c. Voyez à quoi ces petits objets ont conduit deux grands hommes , qui ont porté cette espece de théorie , au plus haut point où elle pouvoit parvenir. Ecartons-nous de ces cîmes arides où l'esprit peut à peine atteindre & où l'imagination la plus échauffée trouve à peine quelque pâture. Le

fait est que l'inflammation n'a jamais lieu dans les gros vaisseaux & qu'elle fixe son siège dans ces aires, ces vaisseaux qui font indifféremment fonction d'arteres & de veines, au besoin. Mais il y a autre chose dans tous les engorgemens inflammatoires, surtout dans la péripneumonie: il y a un amas de mucosité qui s'accumule peu-à-peu dans le tissu cellulaire: un dépôt de matieres catharreuses, comme disoient les Anciens. Oui, je crois avec *Galien*, que la cause la plus ordinaire de la péripneumonie est un sang *pituiteux*, & que le poulmon attire en s'enflammant & en s'engorgeant, les humidités des glandes de la langue & des environs. Je trouve qu'*Avicene* a très-bien expliqué la chose, en disant qu'il tombe sur le poulmon, une grande quantité de vapeurs qui s'exhalent de tout le corps, & beaucoup de matieres catharreuses qui tombent

tombent de la tête. *Baillou* affuroit, dans le même sens, que la plus grande quantité des douleurs de côté n'étoient que des fluxions. *Zacutus Lusitanus* a aussi très-bien observé que dans la péripneumonie il se fait une fluxion ou une chute de matiere qui vient de tout le corps. La plûpart des fluxions de poitrine ont une ressemblance parfaite avec celles du jeune homme dont parle le même *Zacutus*, & qui avant d'être pris de la péripneumonie, étoit sujet aux fluxions catharreuses, aux pustules dans la bouche, le nez, les gencives & le palais. J'ai vû beaucoup de péripneumonies sur des corps sujets, depuis plusieurs années, à de gros rhumes, pendant l'Hiver; ces engorgemens, qui ne deviennent inflammatoires qu'à la langue, se préparent de loin, restent longtemps muqueux & s'accumulent peu-à-peu, pendant les saisons en-

tieres. *Possidonius* (c'étoit le douzieme malade du vij. Liv. des *Epid. d'Hippocrate*) fut incommodé pendant la fin de l'Été, & la péripleumonie dont il mourut, ne se décida que l'Hiver; il avoit eu plusieurs années avant, une suppuration de poitrine, & par conséquent une autre péripleumonie. Aussi m'a-t-il toujours paru que ces maladies, surtout lorsqu'elles deviennent mortelles, ont ordinairement été précédées d'autres affections de la poitrine. Enfin il me semble qu'il y a tant de rapport entre la péripleumonie que *Sidenham* &, d'après lui, *Boerhaave*, nomment *vraie*, & celle qu'ils nomment *fausse*, qu'elles ne diffèrent que du plus au moins, & que même elles sont le plus souvent jointes ensemble; c'est-à-dire que l'espece de péripleumonie composée d'affection catharreuse & d'inflammation, est, sans contredit, la plus nombreuse.

Ainsi je ferois porté à croire qu'il n'est pas nécessaire de distinguer les diverses péripneumonies autrement qu'en les prenant pour des degrés ou des nuances de la même maladie. *Fernel* connoissoit une péripneumonie fausse (*Spuria*) ; mais il ne vouloit pas qu'on lui donnât le nom de périmeumonie, & moi je croirois que la vraie n'existe point sans être jointe à la fausse, au lieu que la fausse ou la catharreuse peut exister sans la vraie ou l'inflammatoire. La péripneumonie érépipélateuse & la phlegmoneuse, la pleurésie vraie & la fausse, la pleuro-péripneumonie, ne sont, à dire vraie, que la même maladie, ou elles ne différent point par leur nature ; elles sont toutes de la tribu catharreuse, trop étendue, si l'on veut, par les Anciens ; mais réduite, sans doute, à de trop étroites bornes par les Modernes ; qui n'ont été occupés que de l'inflammation,

& qui ont souvent crû l'appercevoir où elle n'étoit point. Nous comprenons presque toutes ces maladies *pectorales* sous la dénomination générale de *fluxion de poitrine*; cette dénomination s'est conservée comme ces expressions populaires dont il a été question, (N^o. 103.). C'est avec d'autant plus de raison, ce me semble, que les plaies mêmes du poulmon, pour peu qu'elles se prolongent, rentrent dans la classe des fluxions ou des amas catarrheux. Quelle que soit, en effet, la cause qui affecte primitivement les poulmons, les sérosités s'assemblent dans le département de tout le tissu muqueux de la poitrine, & forment la fluxion avec fièvre & douleur, ou sans ces deux accidens. L'énorme quantité d'humeurs de toutes les especes qui se trouvent dans la *sydération* de la poitrine, de même que la quantité des crachats qui surviennent dans le

cours des maladies *pectorales*, en font la preuve : ces crachats & ces humeurs font, comme nous l'avons tant de fois dit, fournies par le tissu cellulaire, non moins que par les vaisseaux sanguins, dans lesquels nâge une grande quantité de matière muqueuse, lorsque le poulmon est pris d'un engorgement inflammatoire. *Van-Swieten* prétend que les crachats viennent surtout de l'*artere bronchiale*; & comme, suivant lui, quelqu'un pourroit douter que les extrémités de l'*artere pulmonaire* puissent aussi fournir cette matière des crachats, il se contente d'avancer qu'il lui paroît que la chose est possible. On peut voir dans son ouvrage les raisons qu'il donne de ce qu'il assure sur l'*artere bronchiale*, & de ce qu'il paroît présumer sur l'*artere pulmonaire*.

C V I. *Hippocrate* n'hésitoit pas, lorsqu'il falloit purger dans les points de côté qu'il appelloit *infé-*

meurs. Gallien y mettoit plus de façon. Baillou, Fernel, Zacutus Lusitanus, Sennert, Riviere, Baglivi purgeoient dans les maladies pectorales. Tout le monde purge parmi nous, en pareil cas. Peut-être même, est-on parvenu à un excès bien différent sans doute de celui de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*, qui ne purgent ni dans la pleurésie, ni dans la péripneumonie. *Van-Swieten* se contente de copier *Sidenham*, qui ufoit de quelques purgatifs dans la péripneumonie qu'il nommoit *fausse*. Cet éloignement pour les purgatifs, paroît d'autant plus étonnant, que dans les principes que *Boerhaave* a suivis, ce remède doit être très-convenable pour remplir les principales indications de son système de la péripneumonie. On a vû (N^o. 101.) qu'il recommande des purgatifs même violens, dans l'angine inflammatoire : on ne voit pas pourquoi il

les néglige dans la péripneumonie. Suivant lui, ou plutôt suivant *Van-Swieten*, » il est démontré que les » purgatifs sont fort efficaces dans » le traitement de l'inflammation. » Ils diminuent la quantité des li- » queurs qui engorgent les vais- » seaux ; ils divisent le sang , & ils » attirent le torrent des liqueurs » vers le ventre. (*De angin. A.* » 809.) « Si les purgatifs produi- » sent tous ces brillants effets, ils doi- » vent être aussi efficaces pour la pé- » ripneumonie, que pour l'angine. Cependant on n'en parle point ; on passe sous silence les décisions des Auteurs les plus respectables. C'est, j'ose le dire, un excès. Mais j'ose aussi l'avancer, la fureur ou l'habitude de purger & de repurger qui a prévalu parmi nous, est un autre excès : si j'avois à me décider pour l'un des deux, j'aimerois mieux donner la préférence aux ennemis de la purgation ; mais je crois qu'il

faut conserver un juste milieu. Il est certain que j'ai vû réussir les purgatifs dans quelques cas. Je tiendrois plus aux vomitifs, à cause de la règle proposée en parlant de l'angine. (N°. 101.). Au moins, mon sujet me force-t-il de dire combien je suis fâché qu'il n'y ait pas un mot sur l'émétique, dans le Traité de la pleurésie & de la péripneumonie de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*; pas un seul mot pour louer ce remède qui a pris tant de faveur; pas un mot pour en faire sentir les inconvéniens. Cependant *Riviere* avoit, d'après les Chimistes, la plus grande confiance aux vomitifs, pour les maladies aiguës de la poitrine: cette confiance s'est conservée dans l'Ecole de *Montpellier*, qui méritoit bien qu'on fit quelque mention d'elle. L'Histoire Moderne de l'inflammation & la théorie des petits vaisseaux, lui ont tant d'obligation!

Meton prit un vomitif dans le cours d'une maladie aigue de la poitrine. (*C'est le 84^e malade du septieme Liv. des Epidem. d'Hippocrate*). Cet exemple prouve que l'Ecole de Cos avoit frayé la route à celle de Montpellier. Le premier malade que je traitai seul en 1744, mourut de la *sydération* du côté. Je consultai mon Pere qui étoit incommodé. Il m'indiqua l'émétique, au lieu de la sixieme saignée que je me proposois d'ordonner. Je la fis faire, parce qu'un autre Médecin fut de mon avis. J'étois fort contre mon pere, de cet avis & de celui de *Boerhaave*, ou de son silence sur l'émétique. Mon malade mourut vers le septieme jour. Quelque tems après j'en vis une autre attaqué de la même maladie; point de côté, crachement de sang, &c. Mon Pere le vit avec moi & après la seconde saignée, dès l'entrée du troisieme jour, il me fit assister à

l'effet de l'émétique. Quel fût mon étonnement, lorsque je vis rendre par le vomissement beaucoup de matiere verte & glaireuse, avec plusieurs vers. (Mon Pere m'avoit annoncé ces vers; je lui dois cet éloge). Le crachement de sang & le point de côté disparurent, le malade guérit comme d'un rhume ordinaire. Il me feroit impossible de compter le nombre de cas dans lesquels j'ai vû réussir cette manœuvre. Je l'ai tant répétée, tant d'autres l'ont répétée avant & depuis moi! Eh quoi! il n'existe donc point des engorgemens du poulmon symptômatiques, dépendans de l'état des entrailles! Les Anciens en ont pourtant parlé de même que quelques Modernes. Que dis-je? ils en ont démontré l'existence & fixé le traitement. Voyez la *Theze*, *Aquit. mineral. aquæ*: ou sans vous arrêter à nos petits recueils de glaneurs, consultez les

ouvrages des Maîtres de l'art. *Baglivi* a rassemblé quelques morceaux de *Baillou*, qui peuvent figurer dans cette matiere; vous y trouverez une partie du supplément nécessaire au traité de *Van-Swieten*. Mais il vaut mieux étudier les ouvrages même de *Baillou*, ce disciple d'*Hippocrate* qui a fait tant d'honneur à la *Faculté de Paris*. Il s'est ressenti de la fureur des Chimistes & de la prétendue réforme faite par les Partisans de la circulation. *Sidenham* a été mis avant lui, & *Sidenham* perdra cette place. *Chirac* avoit fasciné les yeux des Médecins François, qui commencent à revenir sur leurs pas. *Baillou* reparoit avec plus de gloire que jamais; M. *Tronchin* vient de faire réimprimer ses Ouvrages auxquels il a joint une Préface, qui en fait l'éloge. Il n'a donc pas cru que *Baillou* fut condamné à l'oubli dans lequel de grands Traités, qui ont

X
tout envahi, sembloient devoir le faire tomber. Le suffrage de M. *Tronchin* fait honneur à notre Médecine : il arrive parmi nous, pour partager nos travaux. C'est un Citoyen sur lequel la *France* avoit toujours eu des droits. Il se rend à la Patrie de ses Peres : il y trouvera, parmi les Eleves des deux premieres Facultés du monde, des enfans & des amis de *Baillou* ; des compatriottes flatés de le revoir dans le sein de sa Patrie naturelle ; des ennemis déclarés de ces sectes impérieuses & hautaines qui naquirent dans des tems malheureux. Il y trouvera enfin des Savans occupés à combattre l'ignorance & les préjugés ; ces êtres bas & pourtant fourcilleux, qui en auroient imposé, si l'on n'eût décelé leurs complots odieux : puisse M. *Tronchin* faire goûter de plus en plus, la maniere de notre *Baillou* qui ne cessera jamais d'avoir des

Partisans dans la Faculté de Paris, & dans celle de Montpellier! Tels font, & je ne crains pas d'être démenti, les sentimens & les vœux des Membres légitimes de ces deux Facultés. Quoi qu'il en puisse arriver, il est douloureux pour nos Médecins & dangereux pour l'espèce humaine, que l'usage de l'émétique & des purgatifs dans les fluxions de poitrine, ne se trouve pas consigné dans des ouvrages Modernes, auxquels le goût & le suffrage du siècle, la mode & le bruit de tant de bouches qui se répètent à l'envi, semblent assurer l'immortalité. J'y voudrois aussi quelques additions sur l'emploi des sudorifiques dont j'ai vû de bons effets. La nature ne hait pas ces remèdes dans les maladies cellulaires de la poitrine; parce que la poche cellulaire de cette partie a des rapports singuliers avec celui de tout le corps. *Valesius* avoit vû

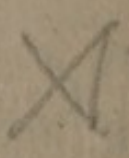
employer les sudorifiques avec succès. *Silvius de-le-Boë* en faisoit sa principale ressource, & les manioit plus sagement que *Van-Helmont*. L'usage des lavemens, conseillé par des Anciens dans cette maladie, a aussi pris beaucoup de faveur parmi quelques Modernes. Tout cela meriteroit d'être bien examiné : il s'en faut de beaucoup que cette matiere soit épuisée.

CVII. La doctrine des catharres adoptée par les Anciens, dût les porter tout naturellement à l'application des topiques : celle du tissu cellulaire que nous exposons, doit conduire au même but. *Aetius*, *Paul d'Ægine*, *Trallien*, *Celse* employoient les ventouses scarifiées sur la partie malade, dans le cours des points de côté qui conduisent à la *sydération*. *Joubert*, *Riviere* & plusieurs autres suivoient la même pratique : *Joubert* employoit aussi les vésicatoires avec les cantha-

rides , & *Aretée* s'étoit servi des synapismes & du fel pour le même objet. *Spigel* saigna avec succès une veine grosse sur le point de côté : j'ai vû cette veine & je ne l'ai jamais faite ouvrir. *Boerhaave* passe tout cela sous silence ; *Van-Swieten* en dit quelque chose ; mais il n'insiste que sur les vésicatoires aux jambes proposés par *Baglivi*. Nous sommes plus avancés ; nous appliquons le vésicatoire derriere l'oreille du côté malade , & à l'exemple de *Joubert* & d'*Aretée* sur le point douloureux même. Il y a plusieurs années que j'ai vû réussir cette application sur le côté malade. Je sauvai la vie , par son moyen , à une très-grande Dame , de concert avec Messieurs *Lallouëte* & feu *Petit*. Les Médecins de la premiere classe , chez les Etrangers , sont décidés pour cette méthode , qui avoit pris ~~la~~ faveur dans nos Armées pendant la dernière guerre. *M. Raimond* , Méde-

cin de *Marseille*, a publié en 1761, des Observations sur l'efficacité du vésicatoire dans les inflammations de poitrine. Cet Ouvrage vaut mieux que les plus brillantes Dissertations sur l'inflammation : il m'a été communiqué par M. *Gardane*, un de nos Confrères, qui travaille sur cette matière, & qui la portera sûrement au degré de perfection, d'évidence & d'utilité dont elle me paroît susceptible. J'ai craint quelquefois que le vésicatoire appliqué sur le côté n'attirât dans l'espace contenu entre la plevre & le poulmon la matière qui auroit dû former les crachats. J'ai trouvé, à l'ouverture de deux malades, morts de la *sydération*, & auxquels le vésicatoire avoit bien mordu sur le point douloureux, une quantité considérable de mucosité coëneuse qui enduisoit le poulmon & la plevre. L'un de ces malades étoit un vieillard ; il ne fut point saigné

& avant de tomber malade , il avoit un gros rhume qui avoit coutume de se terminer les années précédentes , par des crachats puriformes & très-abondans : le vésicatoire fut appliqué le cinquieme jour de la maladie , le côté étant fort douloureux , la mort arriva vers le neuf. L'autre malade étoit plus jeune & avoit été saigné quatre fois , les deux premiers jours de la maladie , qu'un rhume (presque habituel chaque année) avoit précédé. Les crachats furent supprimés bientôt après la saignée ; le vésicatoire appliqué le troisième jour , augmenta beaucoup la douleur & n'empêcha pas la mort vers le sixieme jour. Il reste donc à décider si il n'y a pas des circonstances dans lesquelles l'action du vésicatoire , qui porte au dehors , n'entraîne point sur la surface extérieure du poulmon une mucosité qui auroit pu pénétrer l'intérieur de ce vis-



cère & tomber dans la trachée artère. Je conviens qu'il est assez ordinaire de voir le vésicatoire sur le côté faciliter l'expectoration ; mais afin d'éviter tout accident, j'ai coutume d'essayer d'abord du vésicatoire derrière l'oreille : on peut en user dans tous les tems & dans tous les jours de la maladie : il tire la mucosité catharreuse en haut & vers la gorge, qui est un égoût naturel pour la poche cellulaire de la poitrine. *Baglivi* a vû guérir beaucoup de points de côté par un écoulement des oreilles. L'Ecole de *Cos* enseignoit que les abcès aux parotides sont salutaires dans la péripneumonie. Elle prétendoit en même-tems, que les *Corises* ou le suintement des narines & les éternuemens étoient un mauvais signe, dans les maladies du poulmon. Comment concilier ces deux *Sentences* ? C'est un problème que je laisse à résoudre.

Quoi qu'il en soit, le vésicatoire exerçant certainement son action sur le tissu cellulaire, (de même que le cautère) les bons effets qu'il produit ne démontrent-ils pas que ce tissu est le siège principal des maladies qui conduisent à la *sydération* du côté?

CVIII. Puisque mon sujet m'a conduit à parler du cautere, je rapporterai un fait qui vient de m'arriver. Il s'agissoit de supprimer un cautere au bras, qu'un jeune homme, âgé de seize ans, portoit depuis celui de huit. Ce cautere avoit été appliqué à cause de quelques glandes au col & aux aisselles. Le cautere les dissipa, ce que n'avoient pû faire beaucoup de remèdes. Le jeune homme se trouvant en très-bon état, ses parens m'engagerent à le mettre dans le cas de se défaire du cautere, sans risque. Je travaillai pendant six mois; fondans, purgatifs, apperitifs, bains, tout fut employé;

cependant je diminuois peu-à-peu la boule du cautere ; je parvins à n'y faire introduire , à chaque pansement , qu'une petite lentille ; tout alloit bien ; enfin la cicatrice parut solide ; il n'y eut plus de suintement. Quelques jours après , la joue , le col , le côté se bouffissent ; les glandes du col s'engorgent ; celles de l'aisselle sont douloureuses ; la respiration est gênée ; le malade touffe , il sent une sorte de poids sur tout le côté de la poitrine répondant au cautère : ce côté est même douloureux quand on le touche ; le malade craint la pleurésie : le pouls est fiévreux. Je me détermine à rouvrir le cautere , en faisant déchirer la cicatrice : à peine l'écoulement fut-il établi , que tous les accidens diminuerent. Ils se dissipèrent enfin ; & le cautère resta. Voilà le *département* du tissu cellulaire de la poitrine bien dessiné , & les premières nuances d'une fluxion de

poitrine & d'une pleurésie bien mar-
quées ; voilà l'action du cautère au
bras & ses bornes bien déterminées.
C'est ainsi qu'agit le vésicatoire ;
il attire , il divise , il réveille le tissu
cellulaire , il excite son action , il
évacue les sérosités contenues dans
ses cellules. Le point de côté , ou
tout autre centre d'engorgement ,
étend son action sur les environs ,
ainsi que le cautère ; les remèdes
généraux sont souvent aussi inutiles
en ce cas-là , que l'ont été ceux
que j'ai fait à ce jeune homme ; le
tissu cellulaire ne se dégorge point ,
s'il n'arrive une fonte ou une forte
de suppuration ; ou bien si le vési-
catoire ne vient point , comme la
nouvelle ouverture du cautere que
j'ai faite , dépouiller tout le dépar-
tement du noyau de la maladie.
J'ai pensé plusieurs fois à percer
avec une aiguille , à la manière des
Japonois , l'endroit de la douleur ,

X
ce qui seroit peut être aussi efficace que les scarifications, & même que le vésicatoire. Au reste, la fièvre & la rougeole sont venues à notre secours pour supprimer le cautère de notre jeune homme. Une semaine de fièvre a fait ce que je n'avois pû faire avec six mois de remèdes: s'il m'eût été possible, & si j'eusse tenté de supprimer cette fièvre, il y a toute apparence que le cautère auroit resté. C'est ainsi que la fièvre est un secours heureux dans l'engorgement du tissu cellulaire qui forme un établissement catharreux & qui occasionne la fluxion de poitrine. La fièvre est un secours, & cependant on ne cherche qu'à l'éteindre! on ne cherche qu'à appaiser la chaleur au point de l'empêcher de porter ses influences sur le côté rempli d'une gelée formée par le froid! On ne cherche qu'à brider l'action des nerfs, qui par leurs secousses réitérées, par l'effort

même douloureux qu'ils font, remettroient le jeu dans la partie qu'engourdit le dépôt de catharre. On ne cherche qu'à mettre hors de jeu les petits vaisseaux, en les dégorgeant & rompant leur commerce avec les gros; tandis qu'ils doivent, en redoublant d'action & en apportant de nouvelles humeurs, fondre celle qui croupit, & la rendre propre à être évacuée! On regarde enfin comme une augmentation de la maladie, les plus légères nuances du travail nécessaire pour ôter la cause de cette maladie. On veut détruire cet appareil critique, souvent moins allarmant que les douleurs de l'enfantement, & les secousses du vomissement. Jusqu'à quand serons-nous exposés à nous faire reprocher le courage & la licence de substituer une méthode impuissante, infidele & mensongère, aux regles de l'art que dictent le bon sens & la marche sim-

ple de la nature ! Jusqu'à quand ferons-nous , dans chaque maladie , autant de remèdes inutiles que j'en ai fait pendant six mois , à mon jeune homme du cautère ! Où en ferions-nous ? Où en feroient les malades , si , comme dans ce même jeune homme , la nature ne se réveilleoit dans toutes les maladies , & si elle n'excitoit , quelquefois , une révolution victorieuse ; sans se laisser distraire par un fatras de remèdes administrés sur la foi de nos Peres & de nos Maîtres , non moins bornés que nous !

CIX. Je me suis trop avancé , pour ne pas hazarder quelque autre réflexion sur le traitement des maladies *cellulaires* ou *muqueuses* de la poitrine. On vient de voir que la théorie des Anciens a été plus heureuse que celle des Modernes. C'est pour n'y avoir pas regardé d'assez près , que plusieurs de ces derniers ont réduit toutes leurs indications à
tirer

rer du sang ou à évacuer par des purgatifs, & que plusieurs d'entre eux ont négligé les vomitifs. Ces derniers joints aux sudorifiques, aux topiques & surtout au vésicatoire, doivent tout au moins partager la besogne. La théorie paroît être parfaitement d'accord avec la pratique sur ce point. La plupart de ces remèdes n'ont été imaginés que dans l'objet de détruire le plutôt possible, l'établissement de la maladie, & de chasser sa cause par quelque voie générale. J'ai payé mon tribut à cet empressement d'instrumenter & de maîtriser la maladie. Mais il est un moyen bien simple; auquel je voudrois qu'on pensât un peu plus sérieusement qu'on ne le fait & que même on ne peut le faire, en envisageant les maladies sous le point de vue ordinaire; ce moyen est indiqué par *Hippocrate* & par bien des Auteurs & des Médecins après lui;

mais il est trop peu suivi, trop tôt oublié dans la pratique, surtout par les jeunes gens & les ignorans; car il est, en général, beaucoup plus du goût des vieillards & des gens instruits. Chacun aime à vanter son spécifique, son remède favori; voici enfin quel seroit le mien dans les fluxions de poitrine & toutes leurs appartenances; s'il m'étoit permis d'en avoir un: eh! pourquoi me le défendrait-on? Je fus élevé à m'exercer de toutes mes forces contre ces maladies, même naissantes, *Les Principiis obsta serò Medicina paratur, les sola remedia faciant, les in extremis extrema, & les melius est dubium quam nullum, &c.* Tous ces axiômes m'avoient été mis dans l'esprit, & comme de raison j'agissois en conséquence; j'obéissois. Un hazard heureux commença à modérer en moi le brûlant désir d'instrumenter, ou de faire voir aux assistans ébahis, & au ma-

ladés eux-mêmes , la cause de la maladie dans un grand étalage de palettes & de bassins. J'étois fort jeune encore , & le quatrieme Médecin d'un malade attaqué de la fièvre , de la douleur de côté & du crachement de sang ; je n'avois point d'avis à donner. Un des trois consultants proposa une troisieme saignée , (c'étoit le troisieme jour de la maladie). Le second proposa l'émétique combiné avec un purgatif ; & le troisieme , un vésicatoire aux jambes. Le débat ne fut pas petit , & personne ne voulut céder. J'aurois juré qu'ils avoient tous raison. Enfin , on aura peine à croire que par une suite de circonstances inutiles à rapporter , cette dispute intéressa cinq ou six nombreuses familles , partagées comme les Médecins & qui prétendoient s'emparer du malade ; elle dura , en un mot , jusqu'à passé le septième de la maladie ; cepen-

dant malgré les terribles menaces de mes trois Maîtres, le malade réduit à la boisson & à la diette guérit très-bien : je suivis cette guérison parce que j'étois resté seul : je la trouvai tracée par l'Ecole de *Cos*, & je m'écriai, c'étoit donc la route qu'il falloit prendre ! Encore une autre histoire : dans celle-ci, je nommerai les acteurs, parce qu'ils étoient sur un plus grand théâtre que les trois autres Docteurs. Les *Serane*, pere & fils, étoient Médecins de l'Hôpital de *Montpellier* : le fils étoit un *Théoricien* léger, qui savoit par cœur & qui redisoit continuellement tous les documens de l'inflammation ; comme ces enfans qui vous répètent sans cesse & avec des airs plus ou moins niais ; la *Cigale* ayant chanté tout l'été, &c. Maître *Corbeau* sur un arbre perché, &c. *Serane*, pere, étoit un bon homme qui avoit été instruit par de grands Maîtres : il avoit appris à traiter les flu-

fable ; & forme un obstacle sensible à la guérison. La fureur de traiter les maladies en faisant prendre drogues sur drogues ayant gagné les têtes ordinaires , les Médecins sont aujourd'hui plus nécessaires pour les empêcher & les défendre , que pour les ordonner. Les pratiques nationales , les observations des Médecins les plus sensés , se ressentent plus ou moins du penchant invincible qu'ont les hommes à donner la préférence à de certaines idées , sur d'autres , tout aussi-bien fondées que celles qu'ils préfèrent. Je le déclare sans passion , & avec la modestie à laquelle mes foibles connoissances me condamnent ; lorsque je regarde derrière moi , j'ai honte d'avoir tant insisté , tantôt sur les saignées , tantôt sur les purgatifs & les émétiques. Tous les axiômes rappelés ci-dessus , & dont on abuse tous les jours , sont détruits par de beaucoup plus vrais , & malheureusement trop peu con-

X
nus. Il me semble entendre crier la nature ; *Ne vous pressez point. Laissez moi faire. Vos drogues ne guérissent point ; surtout lorsque vous les entassez dans le corps des malades ; c'est moi seule qui guérit. Les momens qui vous paroissent les plus orageux sont ceux où je me salue le mieux ; si vous ne m'avez pas ôté mes forces. Il vaut mieux que vous m'abandonniez toute la besogne , que d'essayer des remèdes douteux. Voilà , je crois , le meilleur spécifique & la meilleure méthode possible pour le traitement des fluxions de poitrine. Elle a même ceci de bon ; c'est qu'elle peut servir à bien d'autres maladies. C'est le vrai catholicum , la véritable panacée que tous les sectes ont cherché du plus au moins ; & que tous les Médecins ont toujours eu sous la main , sans avoir même pensé à l'employer. Quelqu'un jugera peut-être à propos d'en faire usage. Il faut , dans ce cas-là , qu'il fasse vœu de ne ja-*

XV

xions de poitrine avec l'émétique; il le donnoit pour le moins tous les deux jours, avec ou sans l'addition de deux onces de manne. C'étoit son grand Cheval de bataille. Je le lui ai vû lâcher plus de mille fois, & partout & pour tout. Le fils se proposa de convertir le pere & de le mettre à la mode; c'est-à-dire, lui faire craindre la *phlogose*, l'*éréthisme*, les déchirures des petits vaisseaux. Le cher pere tomba dans une espèce d'indécision singuliere: il ne favoit où donner de la tête. Il tenoit pourtant ferme contre la saignée: mais lorsqu'il étoit auprès d'un malade, il murmuroit & s'en alloit sans rien ordonner. Je l'ai vû à plusieurs reprises, apostropher son fils avec vivacité & lui crier, lorsqu'il auroit voulu donner l'émétique. *Mon fil, m'abès gastat!* *Mon fils, vous m'avez gâté!* Jamais cette scène singuliere ne sortira de ma mémoire. Je lui ai bien de l'obli-

gation ! & les malades de l'Hôpital lui en avoient auffi beaucoup. Ils guériffoient fans être presque saignés, parce que le vieux *Serane* n'aimoit pas la saignée ; & sans prendre l'émétique, parce que le jeune *Serane* avoit prouvé à son pere que ce remède augmente l'inflammation. Les malades guériffoient & j'en faisois mon profit. J'en concluois que les saignées que *Serane* le fils multiplioit lorsqu'il étoit seul, étoient tout au moins auffi inutiles que l'émétique réitéré auquel *Serane* le pere étoit trop attaché. D'après cette aventure (jointe à celle que je viens de rapporter, & à plusieurs autres de la même espèce) je crus voir bien sensiblement, & je me crois aujourd'hui en droit de publier, qu'on multiplie trop les remèdes & que les meilleurs deviennent perfides à force de les presser. Cette profusion de médicamens rend la maladie méconnois-

mais donner aucun remède sans une indication évidente. Il ne faignera point pour étouffer la fièvre, & parce que les petits vaisseaux sont engorgés, & parce que les globules du sang doivent reculer au lieu d'avancer, &c. mais lorsque la nature tentera une hémorrhagie sans pouvoir la compléter: il ne fera pas vomir & il ne purgera point, à cause de la *faburre* des premières voies qui fournit sans cesse un chile épais & visqueux, &c. mais lorsque la nature commencera ses mouvemens pour un vomissement ou pour des évacuations critiques, sans pouvoir les finir seule; il ne fera pas suer, il ne travaillera point à procurer des crachats, il n'appliquera pas le vésicatoire, pour fondre & purifier le sang, pour chasser le venin qui l'aigrit & qui l'épaissit, &c. mais lorsque la nature tendra à la sueur & à l'expectoration, & qu'elle fera, sur le lieu ou l'on ap-

quera le vésicatoire , des efforts impuissans pour amener à maturation la matiere du catharre. Telles sont les sources des indications sages & assurées , & tel est le fonds de connoissances que le Médecin qui veut en mériter le nom , doit acquérir & cultiver. *Hippocrate* avoit commencé à défricher ce vaste & fertile champ , devenu depuis lui , stérile & couvert de halliers. Il vous apprendra surtout à distinguer les cas où l'art doit se taire , les cas désespérés.... J'en étois à cet endroit de mes essais , sur le tissu cellulaire & sur l'étude des loix de *Cos* , (en *Décembre* 1765 ,) lorsque toute la *France* allarmée sur l'état de *Monseigneur le Dauphin* , ne nous permet plus de penser qu'à lui. Tous les sujets du *Roi* deviennent Médecins ; tout le monde nous consulte , surtout au moment où , vers les derniers jours de sa vie , il survient

une douleur & une tumeur au fondement. On raisonne diversement sur ce phénomène. Hélas ! il est annoncé dans notre *Livre de Cos*, il y est consigné depuis plus de 20 siècles, le voici... La douleur du fondement est (ainsi que la tumeur & la meurtrissure de cette partie) un signe de mort dans les maladies lentes & longues... Le dévoyement mortel est la suite de ces sortes de suppurations au fondement... Tous les secours de l'art sont inutiles. Cette fausse crise est un des accidens des maladies inférieures qui se mêlent quelquefois avec les *supérieures*. Il n'a été question, dans la présente dissertation, que des *supérieures* & *pectorales* simples, en tant qu'elle dépendent du tissu cellulaire ou muqueux.

F I N.

Fautes à corriger

- P**AGE 1, ligne 1, connue, lisez connu.
page 23, ligne 5, madrepor, lisez madreporés.
page 29, ligne 3, des, lisez de.
ibid. ligne 20, toutes parties, lisez toutes les parties.
page 31, ligne 18, suivre, lisez faire.
page 32, ligne dernière, qu'elles, lisez qu'ils.
page 46, ligne 17, vaisseaux, lisez faisceaux.
page 64, ligne 24, appelée, lisez appelé.
page 66, ligne 24, poussées, lisez, poussée.
page 71, ligne 21, des, lisez de.
page 72, ligne 23, après mitoyenne, ajoutez ou transversale, qui fait la séparation des oreillettes & des ventricules.
page 103, ligne 10, après cuite, ajoutez &.
page 109, ligne 6, n. 79, lisez n. 78.
page 110, ligne 18, 88 & 89, lisez 91 & 92, même correction p. 111.
page 119, ligne 4, après pronées, ajoutez dans les maladies aiguës.
page 128, ligne 11, couvre, lisez couvrent.
page 130, ligne 13, en vain des recherches, lisez d'inutiles recherches.
page 140, ligne 16, d'une, lisez d'un.
page 152, ligne 23, des, lisez deux.
page 185, ligne 11, rameux, lisez rameaux.
page 187, ligne 21, voisines, lisez voisins.
page 207, ligne 23, la faveur, lisez faveur.
page 213, ligne 23, manice, lisez manière.

(corrigé)

ORIGINAL ARTICLES

1. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
2. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
3. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
4. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
5. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
6. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
7. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
8. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
9. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
10. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
11. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
12. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
13. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
14. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
15. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
16. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
17. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
18. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
19. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)
20. The Effect of the Diet on the Metabolism of the Human Body. J. W. Mellor, M.D., Ph.D., and J. H. M. Taylor, M.D., Ph.D. (Chicago, Ill.)

